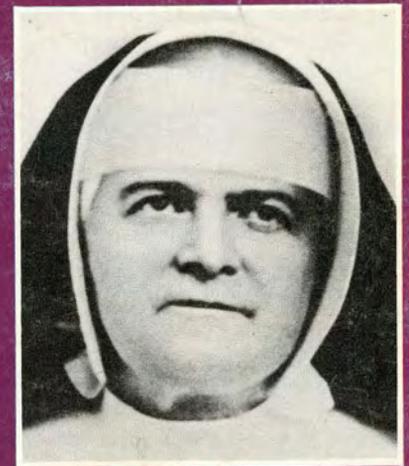


MÈRE MARIE-LÉONIE

1840-1912

fondatrice
des Petites Sœurs
de la Sainte-Famille



BÉATIFICATION

Montréal

11 septembre 1984

par le Pape Jean-Paul II

**« Il faut nous redire sans nous lasser
que notre œuvre principale c'est la
charité. »**

Mère Marie-Léonie

CONCEPTION ET RÉDACTION:

**Denise Robillard
Ghislaine Roquet, c.s.c.**

COLLABORATEURS:

**Guy Bertrand, c.s.c.
Micheline Dumont
Anna-Marie Labarre, c.s.c.
Bernard Lafrenière, c.s.c.
Graziella Lalande, c.s.c.
Thérèse Quévillon, p.s.s.f.
Micheline Tremblay, c.s.c.**

DOCUMENTATION:

Les Petites Sœurs de la Sainte-Famille de Sherbrooke

PHOTOS:

**Centre Marie-Léonie Paradis
Oratoire Saint-Joseph
Armour Landry, pages 11 et 12**

MAQUETTE DE LA COUVERTURE

Luc Vincent

TYPOGRAPHIE ET MISE EN PAGES

Marcel Forget arts graphiques inc.

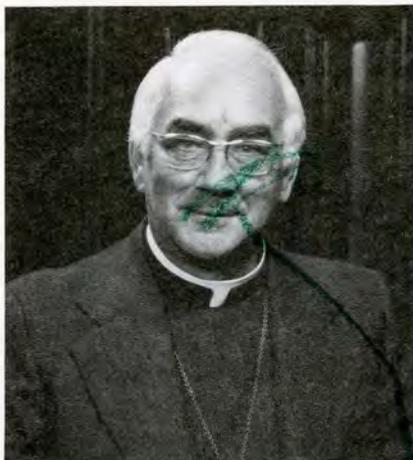
ISBN: 2-7621-1237-0

Dépôt légal: 3^e trimestre 1984, Bibliothèque nationale du Québec.,

Achévé d'imprimer le 7 septembre 1984, à Montréal, par les Presses Élite Inc. pour le compte des Éditions Fides.

© Corporation des Éditions Fides, 1984.

Tous droits de reproduction, d'édition, d'impression, d'adaptation et de représentation, en totalité ou en partie, réservés en exclusivité pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit tant électronique que mécanique, en particulier par photocopie ou par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de la Corporation des Éditions Fides, 5710, avenue Decelles, Montréal, Québec, H3S 2C5. Imprimé au Canada.



MESSAGE DE L'ARCHEVÊQUE DE SHERBROOKE

Cher Lecteur et chère Lectrice,

Sa Sainteté Jean-Paul II béatifie Léonie Paradis, la fondatrice des Petites Sœurs de la Sainte-Famille, le 11 septembre 1984 dans le cadre de la messe célébrée par lui au parc Jarry.

Les responsables des éditions Fides m'ont demandé une lettre d'introduction à cette biographie populaire de la bienheureuse. Je n'ai pas à raconter, même à larges traits, la vie de Mère Léonie: le présent volume y pourvoira. Je voudrais seulement souligner qu'une béatification est l'aboutissement d'un long processus qui commence dès la mort d'un fidèle. L'une des étapes de ce cheminement — et que l'on oublie parfois — est la réputation de sainteté dont jouit un serviteur ou une servante de Dieu auprès du peuple chrétien lors de son décès ou, pour mieux dire, de sa naissance au ciel. La raison en est que la collectivité des fidèles « ayant l'onction qui vient du Saint Esprit ne peut se tromper dans la foi: ce don particulier qu'elle possède, elle le manifeste par le moyen du sens surnaturel de foi qui est celui du peuple tout entier », ... (Lumen Gentium, no 12). Cette réputation de sainteté ne sera pas qu'un feu de paille surgi dans le cœur de quelques personnes affligées par la disparition d'un être tendrement aimé; elle devra résister à l'épreuve du temps et reposer sur le témoignage de nombreux témoins.

Marie-Léonie Paradis mourut le 3 mai 1912. Dès le jour de ses obsèques, on lui recommanda la guérison d'une sœur atteinte d'une tuberculose qui l'avait décomptée. Le caractère miraculeux de sa guérison, obtenue au dernier jour d'une neuvaine, a été reconnu par l'Église. Ce fut même le miracle retenu pour la béatification. De 1912 à nos jours, sa réputation de sainteté ne fit que croître.

Qu'il me soit permis de mettre en lumière deux aspects de Mère Léonie trop souvent ignorés. La fondatrice qu'elle a été éclipsa la Marianite de Sainte-Croix qu'elle fut de 1857 à 1905. Comme membre de cette communauté, elle se consacra aux tâches d'éducatrice et d'éducatrice de la foi. Quand elle fonda les Petites Sœurs de la Sainte-Famille, elle voulut être fidèle à cette mission initiale. En déchargeant les Pères de Sainte-Croix des soucis de la tenue d'une maison, elle leur permettait de se consacrer tout entiers à la formation des jeunes. L'une des phases marquantes de son apostolat fut les huit années qu'elle vécut à New York comme sous-directrice de l'orphelinat Saint-Vincent-de-Paul. Elle ne rougissait pas alors de faire les restaurants new-yorkais pour mettre du pain sur la table de ses orphelins. De cette expérience, elle acquit un sens social qu'elle devait conserver toute sa vie.

Que la vie de la bienheureuse Léonie Paradis stimule notre zèle à enseigner Jésus-Christ, affine notre sens social, nous donne le souci du travail bien fait, nous fasse aimer les menues tâches quotidiennes dont sont tissées nos journées d'hommes et de femmes.

+ Jean-Marie Fortier

PRÉSENTATION

Une des responsabilités qui incombe aujourd'hui aux Petites Sœurs de la Sainte-Famille, c'est de faire connaître à leurs contemporains la personne et l'œuvre de la fondatrice de leur Institut, Mère Marie-Léonie.

À l'occasion de la béatification en terre canadienne de cette femme de chez-nous, la maison Fides a pensé offrir à l'Institut qu'elle a fondé, une brochure qui permettra à celles qui poursuivent son œuvre, de s'acquitter de cette responsabilité.

Cette publication a été rendue possible grâce à la généreuse contribution des religieux et religieuses de Sainte-Croix:

la Congrégation des Sœurs de Sainte-Croix,
la Province canadienne des Pères de Sainte-Croix,
la Province canadienne des Frères de Sainte-Croix.

C'est avec beaucoup de fierté que Fides et Sainte-Croix rendent hommage à la grande Canadienne que fut Mère Marie-Léonie, à l'occasion de cet inoubliable 11 septembre 1984.

Micheline Tremblay, c.s.c.
directrice générale des Éditions Fides

Une béatification

Quand l'Église déclare Marie-Léonie bienheureuse, c'est pour la proposer aux chrétiens comme un modèle de vie évangélique et comme un intercesseur auprès de Dieu. Cette double proclamation de l'Église est fondée sur deux études distinctes.

Dans un premier temps, Rome a mené un véritable « procès » sur les vertus chrétiennes de foi, d'espérance et de charité observées dans la vie de Mère Marie-Léonie; sur sa prudence, sa force, sa justice, sa tempérance; sur les vertus dites annexes, comme le zèle apostolique, l'humilité, la franchise, la patience. Le procès est considéré comme la méthode la plus apte à établir l'exactitude des faits. À la suite de nombreux témoignages longuement étudiés et comparés, des théologiens et des experts ont conclu à l'excellence de sa vie éclairée et inspirée par l'Évangile. Des instances supérieures ont confirmé ce jugement et, le 31 janvier 1980, le pape Jean-Paul II a proclamé Mère Marie-Léonie vénérable.

Dans un deuxième temps, Rome s'est demandé si le Seigneur appuyait ce jugement humain. Selon des critères traditionnels, on a étudié la « réputation de miracles » telle que l'a perçue dans la foi, la communauté des croyants. Un nouveau « procès » a établi l'exactitude des faits rapportés et, le 17 février 1984, le pape Jean-Paul II a pu reconnaître, selon la foi des croyants, la puissance de l'intercession de Mère Marie-Léonie auprès de Dieu.

Par la béatification du 11 septembre, un culte public local est autorisé et la fête de Mère Marie-Léonie est fixée au 3 mai, jour de sa mort. La canonisation, fondée sur une réputation de miracles survenus après sa béatification, étendra éventuellement ce culte à l'ensemble de l'Église.

Les BIENHEUREUX de l'Église canadienne

3 mai 1959
Marguerite d'Youville

22 juin 1980
Marie de l'Incarnation,
Kateri Tekakwitha et
François de Montmorency-Laval

22 mai 1982
Frère André (Bessette) et
Marie-Rose (Durocher)

11 septembre 1984
Marie-Léonie (Paradis)

ÉLODIE PARADIS

JEUNESSE: 1840-1854



Élodie vers l'âge de quatre ans.

L'ENFANT et sa FAMILLE

Élodie Paradis est née le 12 mai 1840 dans le village de L'Acadie, ainsi nommé en mémoire des Acadiens venus s'y installer entre 1764 et 1768. Quelques années auparavant, vers 1753, un petit nombre de colons français s'y étaient déjà établis. Après la guerre de 1812, des familles irlandaises catholiques et écossaises protestantes sont venues s'y ajouter.

Les premiers colons s'étaient installés sur deux rangs parallèles de terres de chaque côté de la Petite Rivière de Montréal. La maison natale d'Élodie Paradis est aujourd'hui disparue, mais un monument de pierres des champs, érigé par la Société historique du Québec en marque le lieu.

La maison natale d'Élodie aujourd'hui disparue. Un monument a été érigé sur son emplacement.



La paroisse, dédiée à sainte Marguerite d'Écosse, a été érigée en 1784. C'est dans l'église actuelle, bâtie en 1822 et classée monument historique en 1957, qu'Élodie a été baptisée. Le village, situé au sud-est de Montréal, entre Laprairie et Saint-Jean, faisait alors partie du diocèse de Montréal.

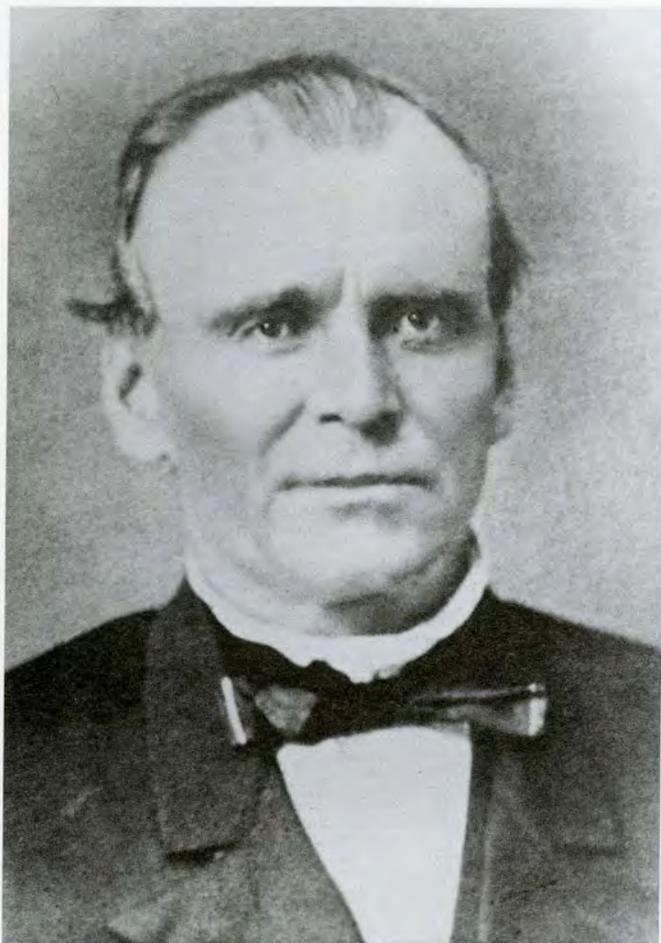
Le père d'Élodie, Joseph Paradis, était un des seize enfants du

capitaine Jean-Baptiste Paradis, dont l'ancêtre, Pierre Paradis, était venu du Perche, en France, vers 1653, pour s'établir en Nouvelle-France, sur la côte de Beauport. Les Paradis s'installent à Saint-Pierre de l'Île d'Orléans en 1672. En 1779, on retrouve la lignée des Paradis à Laprairie et à L'Acadie. En octobre 1837, à la veille des troubles de 1837-1838, Joseph Paradis épousait Émilie Grégoire, de Napierville.

Les ancêtres d'Émilie étaient originaires du Poitou. Grégoire DeBlois s'est établi à Sainte-Famille de l'île d'Orléans vers 1660. Un de ses descendants adoptera le prénom de son aïeul comme nom de famille. On retrouve ses descendants à Laprairie en 1774, à L'Acadie et à Napierville par la suite. Émilie est de la lignée de Joseph Grégoire, cultivateur et capitaine de milice à Napierville.



L'Église historique de L'Acadie où Élodie a été baptisée.



Joseph Paradis, Père d'Élodie.

Élodie était le troisième enfant et la seule fille d'une famille de six dont quatre parviendront à l'âge adulte: l'aîné, Joseph-Édouard, Élodie, Émilien et Vital. Elle a cinq ans lorsque son père décide, en 1845, de louer un moulin désaffecté au rang de la Tortue à Saint-Philippe de Laprairie. Afin de subvenir aux besoins de sa famille, il scie le bois, moule le grain et carde la laine.

Devenue fondatrice, Élodie évoquera certains souvenirs de ces années: sa mère, par exemple, lui demandait de monter à sa chambre pour prier la Vierge Marie ou saint Antoine quand elle avait perdu un objet. «L'avez-vous trouvé, votre dé?» criait la petite Élodie à sa mère, lorsqu'elle avait l'impression d'avoir été oubliée...

J'avais vite fait de dégringoler les marches, disait Mère Marie-Léonie, dès que sa mère lui répondait: «Oui, je l'ai trouvé, tu peux descendre!»

Quand vient le moment d'envoyer Élodie à l'école, sa mère hésite à l'envoyer à l'école rurale de La Tortue, située à un mille du moulin. Elle choisit pour sa fille le couvent des sœurs de la Congrégation de Notre-Dame à Laprairie, où Élodie sera pensionnaire.

Pensionnaire, elle s'ennuie...

Élodie a neuf ans quand son père l'amène pensionnaire à Laprairie. Mais monsieur Paradis n'arrive pas à se consoler de l'absence de sa fille unique. Et comme sa femme ne peut pas toujours l'accompagner lorsqu'il visite Élodie au parloir du couvent,



Émilie Grégoire, mère d'Élodie.

Joseph Paradis se rend avec complaisance aux raisons de la petite qui s'ennuie et la ramène à la maison.

Mère Marie-Léonie racontera plus tard que sa mère, heureuse de la voir, commençait par l'accueillir affectueusement, mais qu'elle n'hésitait pas à la ramener elle-même prestement au couvent après lui avoir servi un copieux repas. S'il était trop tard pour entreprendre le voyage, ce n'était que partie remise au lendemain matin... Élodie finira par comprendre. Quand son père voudra encore la ramener à la maison: «J'aime autant ne plus y aller, lui dira-t-elle, maman va encore venir me reconduire.»

Le père n'a pas fini de s'ennuyer, non seulement d'Élodie, mais de toute sa famille. En 1849, à court d'argent, il doit s'exiler en Californie dans l'espoir d'y faire fortune avec les chercheurs d'or. La famille déménage alors à Napierville chez le grand-père Grégoire. Élodie quitte le pensionnat et fréquente l'école du village. Mais en 1850, sa mère décide de l'envoyer de nouveau au pensionnat de Laprairie.



Joseph-Édouard Paradis (1838-1902), frère aîné d'Élodie. Après avoir été élève-instituteur au collège de Saint-Laurent, il épousa Lucie Doris dont il eut quatre enfants et fit une carrière d'instituteur. Il enseigna à Saint-Constant, à Lake Linden (Michigan), puis à Saint-Hubert, où il fut directeur de l'école.

Monsieur Paradis tardant à revenir, son épouse retourne à La Tortue en 1852. Inquiète, elle décide de faire un pèlerinage à Sainte-Anne de Varennes en compagnie de son aîné Joseph-Édouard et d'un jeune voisin, Camille Lefebvre.

Au retour du sanctuaire, les trois voyageurs s'arrêtent dans une auberge. Un numéro du journal *La Minerve* tombe sous les yeux de Camille. Le journal lui apprend que les Pères de Sainte-Croix, récemment arrivés au pays, sont prêts à enseigner la philosophie et la théologie à des jeunes gens, en échange de quelques

heures d'enseignement par jour dans leur collège de Saint-Laurent. Le destin de Camille Lefebvre et de Joseph-Édouard Paradis est fixé. Devenu Père de Sainte-Croix, le premier fondera le collège de Memramcook, au Nouveau-Brunswick, où il accueillera le groupe de religieuses qui seront à l'origine de l'Institut de la Sainte-Famille. Le deuxième fera carrière dans l'enseignement.

C'est Camille Lefebvre qui apprend à Élodie que la famille de Sainte-Croix comprend une communauté de religieuses destinées au service des établissements des Pères et des Frères.



Vital Paradis (1843-1914), un autre frère d'Élodie, exerça divers métiers: agriculteur, aide de son père au moulin, conducteur de bateau-remorque. Il a épousé Élodie Grégoire dont il eut cinq enfants.



Émilien Paradis (1844-1908), autre frère d'Élodie, fit ses études au collège de Saint-Laurent et au collège Sainte-Marie. Il devint avocat, puis juge, à Saint-Jean-d'Iberville. Il épousa Éloïse Bourgeois dont il eut six enfants, deux filles et quatre fils qui apparaissent sur la photo.



← Monsieur Jean Paradis, petit-fils d'Émilien Paradis, avec Sœur Édesse LeBlanc, qui a connu Mère Marie-Léonie.

Micheline Dumont

Historienne,
professeur à l'Université de Sherbrooke,
membre du collectif Clio.

Être femme au dix-neuvième siècle: Pour quel monde? Dans quelle Église? Lorsqu'on se penche sur l'histoire des femmes dans la province de Québec au dix-neuvième siècle, leur mise en tutelle apparaît de manière flagrante. Naguère influentes dans l'organisation et l'économie domestiques, les femmes se voient reléguer spécifiquement à la vie familiale à mesure que la production se déplace des ateliers familiaux aux usines et aux fabriques.

Même l'économie rurale, en se modifiant, amenuise leurs responsabilités. La spécialisation agricole et le jumelage avec l'industrie forestière les exclut progressivement de l'ancienne autarcie familiale. Les quelques droits civils que leur concédait l'ancien droit français, tel le douaire, tombent progressivement en désuétude et lorsqu'en 1866, les juristes québécois procèdent à l'élaboration du *Code Civil*, c'est un statut de mineure et de dépendante légale qui est fermement sanctionné pour les femmes mariées. Les quelques bourgeoises qui se risquent à procéder à des transactions doivent obtenir les autorisations maritales. Légalement, le statut de veuve ou de célibataire est plus intéressant.

Cette mise en tutelle légale est renforcée par la perte des droits politiques. Les Québécoises, on le sait, s'étaient vu octroyer le droit de vote en 1791. Distraction du législateur sans doute, qui avait omis de préciser le sexe des électeurs à l'époque où voter était une audacieuse innovation concédée à une partie de la population. Au demeurant, peu de femmes satisfaisaient aux condi-

tions et moins encore semblent s'en être prévalu. Cette anomalie fut toutefois corrigée dans les pratiques dès 1834 et par un texte de loi en 1849.

Le développement de l'instruction publique, après 1841, contribue également à la marginalisation des femmes. Aux dix-septième et dix-huitième siècles, l'instruction restait un privilège réservé à une élite. La majorité de la population était illettrée, ce qui est d'ailleurs le cas pour tous les pays. Il n'y a donc pas de différences majeures entre les hommes et les femmes. Il semble même que les femmes de la Nouvelle-France soient légèrement favorisées à cet égard, vraisemblablement grâce au travail des filles de Marguerite Bourgeoys et de Marie de l'Incarnation. Au milieu du dix-neuvième siècle, lorsque les autorités civiles songent enfin à développer un programme général d'accès à l'instruction, c'est à l'instruction des garçons qu'elles songent avant tout. On investit dans des écoles qui leur sont destinées et on laisse aux congrégations religieuses la responsabilité de construire des écoles pour les filles et de développer des programmes d'études spécifiques.

Suite au travail des communautés religieuses, des diplômes seront accessibles aux femmes. Le principal mérite de ces diplômes est de contribuer à bien les classer sur le marché du mariage. Car si le célibat représente un état civil avantageux pour les nanties, il reste une tare réelle pour la majorité de la population. Une femme dont la destinée n'est pas liée à celle d'un

homme peut-elle survivre au dix-neuvième siècle?

Habituellement, les femmes n'ont que peu ou pas de biens personnels, sauf quelques exceptions issues des milieux bourgeois. La fille de cultivateur reçoit une dot quasi symbolique car on considère qu'il revient aux garçons de fournir le capital dans l'établissement agricole. Qui donc peut survivre avec un lit, un buffet et deux moutons? Celle qui a reçu un peu d'instruction sait qu'elle ne pourra vivre décemment avec un salaire d'institutrice. L'artisanne, l'ouvrière, la couturière, la modiste, la domestique constatent déjà que leur salaire ne leur permet pas de survivre seule. Se faire servante? Se faire religieuse? Trouver un homme qui possède une terre ou qui gagne un revenu deux fois plus élevé que le sien est pour la majorité la voie la plus intéressante.

Mais ne se marie pas qui veut. Dans les villes, où le nombre de femmes est toujours plus élevé que celui des hommes, la concurrence est vive. Dans les campagnes également, car seuls quelques héritiers peuvent offrir une ferme déjà établie. La plupart des épouses doivent se contenter d'un ouvrier agricole, d'une terre de colonisation, quand ce n'est pas de l'exil aux États-Unis.

Et le mariage représente, on le sait, une vie de travail, à la ville comme à la campagne: grossesses fréquentes et nombreuses, tâches multiples. On reste incrédule, aujourd'hui, devant la description des conditions de vie: longueur de la journée de travail dans les fabriques; état précaire des logements urbains; enfants entassés

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

dans les salles d'asile et les orphelinats; isolement invraisemblable dans les régions de colonisation; servantes exploitées dans les maisons bourgeoises; travail industriel à domicile; institutrices sous-payées dans les écoles de rang. Paradoxalement, le dix-neuvième siècle est identifié dans la mémoire collective comme «le bon vieux temps». Cette expression même illustre à quel point le passé réel est oblitéré par les souvenirs fabriqués.

Être femme au dix-neuvième siècle? «Que de méfiance envers elles toutes, et quel assujettissement s'est-on acharné à leur imposer. Église, code civil, parents et conjoints, les pouvoirs s'employaient tout uniment à contrôler les femmes qu'ils tenaient sous leur autorité, veillant attentivement à les convaincre qu'elles ne sauraient, par nature ni par droit, échapper à leur état de mineures perpétuelles».

L'Église participe manifestement à cette entreprise de domination. Encore qu'il soit possible de discerner dans la conjoncture de la fin du dix-neuvième siècle au Québec, des phénomènes qui exigent des explications. Pourquoi les Québécoises ont-elles été si nombreuses à fonder de nouvelles congrégations? Pourquoi les vocations sont-elles si fréquentes? Les religieuses forment, en 1901 2,5% de la population féminine âgée de 19 ans et plus. Les prêtres et les religieux, dont l'accroissement a pourtant été prodigieux entre 1830 et 1880, ne forment que 0,7% de la population masculine âgée de 19 ans et plus. Être religieuse au dix-neuvième siècle avait-il une signification particulière?



Jeunes filles de Drummondville travaillant dans une filature de Suncooke, N.H., États-Unis.

La conjoncture historique, on vient de le voir, n'était pas stimulante pour les femmes. Ne serait-il pas possible d'avancer que la vocation religieuse pouvait représenter une «affirmation très forte, encore que très particulière, de soi-même; quelque chose comme une rupture décisive avec un statut d'humiliée, fût-ce par la voie héroïque d'une annulation de soi plus radicale encore, d'une humilité absolue, mais au nom de Dieu seul cette fois». Oui certes, au nom de Dieu, mais également au nom d'une action à entreprendre dans le monde.

De fait, on peut observer dans la société québécoise de la fin du dix-neuvième siècle, l'émergence d'un modèle particulier d'organisation de l'assistance sociale et de l'éducation, par comparaison aux autres modèles qui s'instaurent, à la même époque, dans les pays industrialisés. En effet, alors qu'en Angleterre, aux États-Unis et en France on discerne le rôle prépondérant de la philanthropie, les œuvres sociales laïques féminines, et surtout le

développement de l'éducation supérieure des filles, on doit constater que ces phénomènes n'ont pas la même incidence au Québec.

D'une part, les œuvres charitables laïques sont beaucoup moins nombreuses et importantes que les œuvres religieuses. D'autre part, l'éducation post-élémentaire des filles est exclusivement entre les mains des congrégations religieuses. On peut même avancer l'hypothèse que la présence, dans notre société, d'une structure presque exclusivement religieuse d'assistance sociale et d'éducation des filles a canalisé les aspirations qui, ailleurs, ont provoqué les premiers mouvements féminins.

Ainsi, les Québécoises ont eu accès, dès la seconde moitié du dix-neuvième siècle, à des voies de promotion personnelle et sociale (et cela est vérifié par les fondatrices, les administratrices, les supérieures, les économes des centaines de congrégations de femmes au Québec); à des voies

ÊTRE FEMME AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (suite)



Aquarelle illustrant une religieuse. Offert par M. Denis-Benjamin Viger au cardinal Cajétan Bédini, délégué apostolique, en 1853.

de promotion intellectuelle (et cela est démontré par la possibilité, pour les religieuses, d'avoir accès à plusieurs professions et aux nombreuses formes d'expression artistique: arts, musique, poésie); à des voies de contestation de la fonction féminine, contestation contre la tare du célibat et la perspective des maternités nombreuses. La contestation féminine s'est donc trouvée canalisée dans une option qui offrait, au demeurant, des possibilités d'expression, et cela d'autant plus que la vocation religieuse y a été perçue comme une *maternité spirituelle*.

Dans cette hypothèse, les congrégations religieuses féminines, au Québec, représentaient une

forme alternative de féminisme, plus recherchée par les femmes que l'engagement dans une association laïque. Or, justement, il est possible d'étayer en partie cette hypothèse et de dépasser les explications faciles de l'omnipotence du clergé et de la religion sur la société.

Songe-t-on que les congrégations de femmes assument presque à elles seules toutes les charges de la sécurité sociale? On les voit, dès 1860, ouvrir des salles d'asile (des garderies) pour recueillir les enfants de la classe ouvrière dont les parents peinent dans les usines de Montréal. Ce sont les sœurs qui assument, à mesure qu'ils sont suscités par la conjoncture économique-sociale,

les différents problèmes sociaux nés de l'urbanisation: les prostituées, les criminels, les pauvres, les délinquants, les orphelins, les ouvriers, les chômeurs, les vieillards sont secourus par des religieuses. Certaines religieuses prennent des initiatives: par exemple, Albine Gadbois, sœur de la Providence, inaugure, dès 1851, la réhabilitation des sourds-muets et va chercher, à New York et en Allemagne, la formation nécessaire.

Ce dynamisme a toutefois eu son revers. En effet, la présence exclusive des sœurs dans l'assistance sociale, les soins aux malades et l'éducation des filles a eu pour conséquence de relier le rôle des femmes aux concepts de la charité et du dévouement et de retarder l'éclosion, dans notre société, du concept de justice sociale. Sans s'étendre sur la contamination idéologique qui sous-tend cette observation, on doit cependant mettre en relief que cette situation a eu des conséquences sur la perception du rôle des femmes en général. En effet, alors que les fonctions accomplies par les religieux (sacerdoce, enseignement, animation, etc.) exigeaient presque toutes une formation poussée, il est arrivé que les fonctions accomplies par dévouement ont été défavorisées. Au surplus, les exigences académiques pour devenir religieuse ont longtemps été très basses. Aussi doit-on nuancer quelque peu l'hypothèse émise plus haut: si la vocation religieuse a représenté pour les Québécoises une voie de promotion et de contestation, cette voie ne leur a pas assuré, par le fait même, une égalité face aux fonctions dites mas-

ERRATUM

A la page 13, le deuxième paragraphe est fautif.
Les lignes 30 à 36 inclusivent doivent être placées
après la 7e ligne.

culines. Mieux, le modèle féminin vécu au Québec a dû ancrer davantage, dans l'opinion générale, l'idée que la femme ne peut être considérée sur le même pied que l'homme. Il y a là une ambiguïté que l'importance du phénomène a sans doute considérablement amplifiée. Le meilleur exemple de cette soumission nous est donné par les congrégations vouées au service du clergé. Quelques ecclésiastiques ont incité des jeunes filles à fonder une congrégation au service exclusif des prêtres d'un diocèse, alléguant même «qu'il y a suffisamment de communautés pour le service des pauvres»!

Quoi qu'il en soit, les considérations sur le nombre de congrégations religieuses féminines, sur leur dynamisme et sur les fonctions qu'elles ont remplies dans notre société, sur les conséquences que ces fonctions ont eues sur l'image des femmes, ne suffisent pas pour rendre compte du phénomène. Il faut expliquer également le recrutement de ces congrégations. Il serait certes exagéré d'affirmer que la vie religieuse a représenté d'abord une perspective d'expression et d'affirmation personnelle. Ce n'était d'ailleurs pas cet impératif qui marquait l'engagement chrétien au dix-neuvième siècle. Pour l'immense majorité des religieuses, la vie en communauté représente un engagement aux motivations complexes et souvent ambiguës. De fait, la vie religieuse représentait une alternative intéressante au placement en service domestique, à l'émigration dans les régions de colonisation, à l'exil aux États-Unis, et même au mariage.

Au plan matériel, elle était l'assurance d'être nourrie, logée, vêtue et blanchie à une époque où la pauvreté chronique frappait tant de milieux québécois. Cela reste vrai même si on sait que la vie des religieuses de cette époque

Au plan spirituel, cet engagement ne se comprend certes que dans la foi. On peut tout de même affirmer que la vie religieuse offrait une *signification* dense, durable et motivante à un quotidien de sacrifice et de dévouement.

Au fond, c'est peut-être par l'analyse du concept de *maternité spirituelle*, tel qu'il a été proposé aux religieuses et aux jeunes filles dans les couvents, que l'on pourrait le mieux discerner la véritable attraction qu'a présentée la vocation religieuse pour les milliers de jeunes filles qui l'ont choisie. Entre une morale familiale contraignante et sévère et la perspective d'une maternité spirituelle libérée de toutes les contraintes de la maternité physique, il pouvait être intéressant de choisir était loin d'être toujours confortable.

Au plan social, la vie religieuse était l'assurance de participer à un service utile, d'être reconnue et respectée comme membre d'un groupe qui a du prestige. la vie religieuse. Et cela d'autant plus que le «contexte général du grand déferlement victorien» coïncidait singulièrement avec le mépris du corps que l'on retrouve en filigrane dans la spiritualité offerte aux religieuses.

Être femme au dix-neuvième? Pour quel monde? Dans quelle Église? Les réponses à ces ques-

tions doivent nous interpeller. N'est-il pas troublant en effet de constater que le travail des religieuses, aussi colossal qu'il ait été, a toujours été considéré, à l'instar du travail des mères et des épouses «dans le monde», comme un acte gratuit, naturel et invisible. On n'aura rien compris sur la vie des fondatrices et des héroïnes religieuses si on n'a pas d'abord saisi qu'elles étaient avant tout, et le plus souvent malgré elles, des femmes marquées par un contexte social qui laisse aux femmes une bien faible marge de manœuvre et qui, de plus, ne reconnaît guère leur contribution au développement du monde.

Bibliographie

- Odile ARNOLD, *Le corps et l'âme, La vie des religieuses au XIX^e siècle*, Collection «L'univers historique», Paris, Seuil, 1984, Préface de Jean-Pierre Peter, 378 pages.
- Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Quinze, 1982, 526 pages.
- Micheline DUMONT, «Vocation religieuse et condition féminine» dans Marie Lavigne et Yolande Pinard, *Travailleuses et féministes. Les femmes dans la société québécoise*, Collection «Études d'histoire du Québec», Montréal, Boréal-Express, 1983, pp. 271-292.
- Andrée MICHEL, *Le féminisme*, Collection «Que sais-je?», no 1782, Paris, Presses universitaires de France, 128 pages.

VOCATION RELIGIEUSE À SAINTE-CROIX: 1854



La maison de Saint-Laurent à l'époque de Sœur Marie-Léonie.

Élodie n'a pas quatorze ans et son père n'est pas encore revenu des États-Unis, quand, le 21 février 1854, elle se présente en compagnie de sa mère au noviciat des Marianites de Sainte-Croix à Saint-Laurent. Il s'agit de cette communauté dont Camille Lefebvre lui avait fait connaître l'existence.

Récemment fondée en France par le Père Basile Moreau, la Congrégation de Sainte-Croix s'était établie à Saint-Laurent à la demande de l'évêque de Montréal, Mgr Ignace Bourget. On ne s'étonnera pas de voir une adolescente se destiner à la vie religieuse. À cette époque où il n'était pas rare de voir une jeune fille mariée à quinze ans, la vie religieuse présentait l'avantage indéniable de ménager à l'aspirante une période d'essai. Mais la décision d'Élodie était bien réfléchie, on aura bientôt l'occasion de le vérifier.

Une décision irrévocable

De retour au pays, monsieur Paradis apprend avec effarement

l'entrée de sa fille au couvent. Déterminé à la ramener à la maison, il se présente un jour à Saint-Laurent. Rien n'arrive à ébranler la détermination de la jeune novice. Élodie court à la chapelle, supplier la Vierge Marie de lui éviter un tel arrachement. Son angoisse est telle qu'elle provoque une hémorragie pulmonaire. Un flot de sang lui monte à la gorge. Effrayé, son père renonce dès lors à forcer sa fille à le suivre.

Le 19 février de l'année suivante, Élodie était acceptée comme novice et prenait le nom de sœur Marie-de-Sainte-Léonie. En 1856, elle est envoyée à Sainte-Scholastique où elle enseigne pendant un an. Revenue à Saint-Laurent en 1857, elle attend le moment de prononcer ses vœux de religion.

À cause de la santé fragile d'Élodie et de sa jeunesse, les supérieures hésitent à l'admettre à la profession perpétuelle. Mais le fondateur, le Père Moreau, est de passage au Canada et la jeune

novice n'hésite pas à plaider sa cause auprès de lui. Une religieuse lui avait soufflé à l'oreille que le fondateur ne savait pas résister aux larmes... Élodie recourt à ce moyen et obtient gain de cause! Elle prononce ses vœux le 22 août 1857, à l'âge de 17 ans. Les supérieures l'envoient à Varennes, puis à Saint-Laurent et à Saint-Martin de Laval. Elle enseigne aux jeunes, surveille l'étude et la récréation, agit comme secrétaire de la supérieure.

À New York en 1862

Élodie a 22 ans quand on l'envoie dans la paroisse Saint-Vincent-de-Paul de New York qui avait été fondée en 1841 pour desservir la colonie française de la ville. Les sœurs Marianites venaient d'accepter la responsabilité d'un orphelinat, d'un ouvroir et d'une école pour les enfants pauvres. Sœur Marie-Léonie accomplira auprès des orphelins les fonctions de mère et d'éducatrice, les accompagnera dans des promenades hors de la ville, recevra leurs confidences. Elle inspirait à ce point



Sœur Marie-Léonie et la petite Alice Dupuis, fille adoptive de son frère Vital.
Photo prise dans le Michigan, vers 1873.

la confiance des jeunes qu'une adolescente lui a un jour demandé de lui servir d'intermédiaire pour avouer une faute au prêtre.

Au cours de cette période, l'œuvre étant trop à l'étroit, on entreprend la construction d'une nouvelle maison plus spacieuse. Quand la communauté s'engage dans ces travaux, trois ans après

son arrivée à New York, sœur Marie-Léonie devient assistante de la supérieure de la maison. Elle a 25 ans.

Sœur Marie-Léonie vivra huit ans à New York. Appelée en Indiana en 1870, on lui confie l'enseignement du français et des travaux d'aiguille auprès des sœurs qui se destinent à l'enseignement

alors qu'elle se sent toujours tourmentement attirée par le service domestique. Finalement, en 1874, après un bref séjour à Lake Linden, au Michigan, elle est appelée à diriger la petite équipe de novices et de postulantes au collège de Memramcook, au Nouveau-Brunswick. Là, elle pourra pleinement répondre à ce qu'elle estime sa vocation.

MÈRE MARIE-LÉONIE ET LE SACERDOCE

Le but de ma vie est de réaliser le rêve que Dieu a fait sur mon berceau.

Mère Marie-Léonie

Au service du Christ Prêtre

Ce qui étonne le plus, chez la nouvelle bienheureuse, c'est le véritable culte de vénération dont elle a entouré les représentants du Christ Prêtre. Cette dévotion centrale est fondée sur une vision de foi qui lui permettait de servir Jésus Christ dans la personne du prêtre. Elle écrira fréquemment aux Petites Sœurs sur ce sujet, leur partageant son inspiration profonde:

Pensez à Jésus en voyant le Prêtre; il est le Christ sur la terre.

Le Prêtre est un être sacré; il est l'Oint du Seigneur!

Et pourtant, comme elle connaît la nature humaine, elle ajoute avec son bon sens habituel:

Le prêtre est si grand qu'il vaut mieux n'en pas parler, de crainte de dire un mot qui lui soit défavorable.

En récréation, évitez de parler des prêtres, de crainte de ne pouvoir en dire que du bien.

Une religieuse qui l'a connue lui rend ce témoignage:

Sa grande âme percevait les deux faces du sacerdoce, la divine et l'humaine: l'une tournée vers Dieu, l'autre constituant la misère du prêtre, ce qui a fait naître chez notre mère un sentiment de compassion aussi pratique que profond.

Tout se résume pour Mère Marie-Léonie dans cette directive toute simple:

Redoublez de courage et de générosité au service de Dieu dans la personne de ses ministres et dans leurs œuvres!

Voilà clairement établies les motivations et la hiérarchie du service: c'est Dieu que les Petites Sœurs servent de tout leur cœur, Dieu dans ses prêtres, Dieu dans les œuvres d'éducation.

C'est pourquoi Mère Marie-Léonie ne sera jamais servile: elle ne sacrifiera pas ses Sœurs aux services qu'elles acceptent de rendre. Et elle dira bien haut qu'elle n'a pas fondé «une Association de servantes», mais bien une Association de religieuses qui peuvent «aider à bâtir le Royaume de Dieu par la sincérité et le don qu'elles mettent dans leur service auprès du prêtre qui tient la place de Dieu...»

Cheminement spirituel

Voici quelques étapes de son aventure spirituelle.

En janvier 1854, Élodie Paradis est une jeune fille de treize ans et demi. En allant visiter sa vieille mère, Camille Lefebvre, un ami de sa famille qui était alors séminariste à Saint-Laurent, se rend saluer les Paradis.

Gagnée par son enthousiasme, alors qu'il décrit la vie et l'esprit des Marianites de Sainte-Croix, Élodie perçoit que Dieu a des vues sur elle. Le 21 février, elle se présente au noviciat de Saint-Laurent. Elle a déjà l'intuition du «sacerdoce commun des fidèles» qui sera mis en lumière par le concile Vatican II. La vocation qui lui est alors proposée dans la Congrégation de Sainte-Croix c'est d'être la collaboratrice du prêtre à la manière des femmes qui accompagnaient Jésus et ses apôtres, pour entendre la Parole et leur offrir un appui moral et matériel.

C'est pour se consacrer à cet idéal qu'elle se joint à la branche des religieuses de la famille de Sainte-Croix. Cette famille religieuse comprenait, en plus de la communauté des Pères, une communauté de Frères qui accueillera plus tard le célèbre Frère André.

Toutefois, les religieuses de Saint-Laurent s'orienteront progressivement vers l'enseignement et délaisseront le service domestique des œuvres dirigées par les

Pères. Douée de grandes qualités intellectuelles et morales, Marie-Léonie se voit confier des élèves pendant dix-sept ans, un travail qui contrarie sa vocation propre. Elle en éprouve de graves difficultés et songe même à quitter la communauté de Sainte-Croix.

Mais il lui reste un espoir. À cette époque, le nouveau supérieur général de Sainte-Croix, le Père Édouard Sorin, décide de maintenir deux noviciats pour les sœurs en Indiana, selon qu'elles se destinent à l'enseignement ou aux tâches domestiques. Connaissant l'attrait de Sœur Marie-Léonie, il l'envoie au Nouveau-Brunswick, assister le Père Camille Lefebvre qui voulait une supérieure francophone pour diriger les jeunes Acadiennes qu'il venait de grouper pour prendre en main l'entretien de son collège. Plusieurs d'entre elles allaient devenir les premières Petites Sœurs de la Sainte-Famille.

Spiritualité

Chaque fondateur, dans l'Église, met en lumière un moment ou un aspect précis de la mission du Christ. Mère Marie-Léonie s'est reconnue une vocation semblable à celle de ce groupe apostolique où Marie et d'autres femmes suivaient Jésus, comme disciples et témoins, et le servaient. Elle a infusé cet esprit à des jeunes filles généreuses et les a guidées dans cette voie.

Marie-Léonie a donc devancé le dernier concile en étant éveillée, par un appel spécial, au sacerdoce commun des fidèles profondément enraciné dans le baptême. Elle en a accepté la grandeur et la charge. Comme Marie et les femmes qui servirent le Christ Prêtre, elle s'est associée intimement au ministère sacerdotal. En mettant en lumière cet aspect de la spiritualité chrétienne, elle a permis à d'humbles femmes de s'élever au rang de collaboratrices de Dieu.



Sœur Marie-Léonie à l'âge de 34 ans, au moment où elle prend la direction des sœurs à Memramcook, au Nouveau-Brunswick.

Les prêtres ont besoin, il me semble, d'auxiliaires dans leur tâche d'apostolat et personne ne paraît le soupçonner...

Cette pensée me hante sans relâche et me bouleverse étrangement.

Mère Marie-Léonie

Denise Robillard,

*journaliste
responsable des relations publiques
aux Éditions Fides.*

Il n'est pas possible de comprendre le bien-fondé de l'œuvre de Mère Marie-Léonie et son importance sociale sans se rappeler la pauvreté, matérielle et intellectuelle, de la société canadienne au dix-neuvième siècle. Il faudra en effet plus d'une génération pour effacer les séquelles de la Conquête de 1760. Le départ des élites, en particulier, et le démantèlement des deux collèges existants à Québec, vont contribuer à faire baisser le niveau d'instruction.

À cause de la guerre, le séminaire et le collège des Jésuites de Québec ont dû fermer leurs portes, cessant tout enseignement organisé entre 1757 et 1765. Il faudra un ordre de l'évêque de Québec pour que l'enseignement reprenne au séminaire, mais on ne pouvait plus compter sur les Jésuites, l'occupant anglais leur ayant interdit de se recruter. Cette interdiction a provoqué le retour en France d'une partie d'entre eux. En 1767, un Sulpicien ouvre dans son presbytère une « école latine » qui se transformera pour donner naissance au petit séminaire de Montréal.

Au début du dix-neuvième siècle, un nombre croissant de curés font ainsi l'école dans leurs presbytères. Plusieurs de ces écoles se transformeront et deviendront collège ou séminaire. On compte 25 fondations de collèges entre 1803 et 1900. Ces institutions, dirigées par le clergé séculier ou par des religieux, quelquefois par des laïcs, comportent toutes un régime de pension: séminaire de Nicolet (1803), collège de Saint-Denis-sur-Richelieu (1805), collège de Saint-Hyacinthe (1811), collège de Saint-Roch à Québec (1818), séminaire de Sainte-

Thérèse et collège de Chambly (1825), collège Sainte-Anne-de-la-Pocatière (1827), collège de L'Assomption (1832), séminaire de Joliette (1846), collège de Saint-Laurent et collège Masson à Terrebonne (1847), collège Sainte-Marie à Montréal (1848), collège Bourget à Rigaud (1850), collège Sainte-Marie-de-Monnoir à Marieville et collège de Lévis (1853), séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières (1860), séminaire de Rimouski (1863), collège du Sacré-Cœur de Sorel (1868), séminaire de Chicoutimi (1873), séminaire de Sherbrooke (1875), séminaire de philosophie à Montréal (1876), séminaire Saint-Antoine de Trois-Rivières (1892), séminaire de Valleyfield (1893), séminaire Saint-Alphonse à Sainte-Anne-de-Beaupré (1896), séminaire Montfort à Papineauville (1898).

Pendant que les garçons seuls profitaient de ces nouvelles institutions d'enseignement secondaire, l'enseignement élémentaire était dispensé aux garçons et aux filles par des religieuses, des religieux et quelques instituteurs et institutrices laïques. Il n'est pas rare de voir des curés fonder des couvents dans leur paroisse pour y faire dispenser cet enseignement.

Parallèlement aux fondations de séminaires et de collèges, on assiste donc à la multiplication des communautés de sœurs et de frères pour l'instruction des enfants. On recourt à des communautés européennes ou on fonde des communautés autochtones, comme le fera Mgr Bourget à Montréal. C'est à cette époque, par exemple, que la congrégation des Sœurs de Sainte-Anne et celle des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie ont été fondées.



Collège Notre-Dame, deuxième fondation de Mère Marie-Léonie, en 1876.

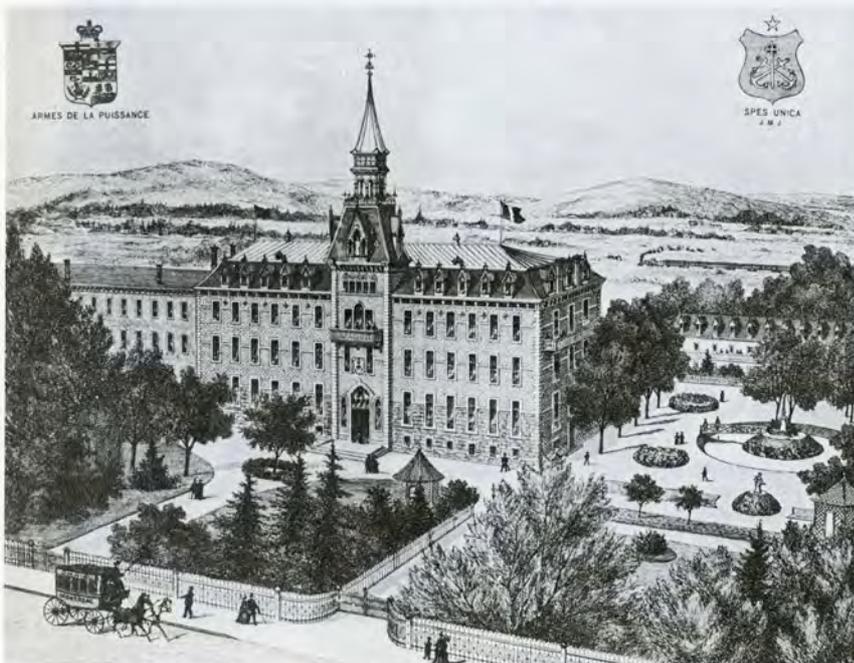
DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Le clergé se soucie de l'instruction secondaire des jeunes gens, mais la tâche ne s'avère pas facile. Pour n'en donner qu'un exemple, quand le curé de Saint-Denis envoie des jeunes garçons de sa paroisse étudier au collège de Montréal, aucun d'eux ne réussit. Il faut en chercher la cause dans leur manque de préparation, mais aussi dans le dépaysement de ces jeunes qui n'avaient jamais franchi les limites de leur village. Une difficulté qui n'est pas sans rappeler celle de Mère Marie-Léonie, aux prises avec des filles qui s'ennuient de leur famille et à qui elle doit apprendre les rudiments de la cuisine et de l'entretien ménager, en même temps que la lecture et l'écriture.

On accueillera dans les nouveaux collèges un grand nombre de fils de cultivateurs qui deviendront les curés, mais aussi

les médecins, les notaires, les avocats, les hommes politiques, les élites des années subséquentes. Comme on était alors plus souvent pauvre que fortuné, l'entretien de ces collégiens pensionnaires constituait une charge de plus en plus onéreuse. On ne pouvait payer du personnel laïc; il fallut donc songer à recourir au service presque bénévole d'une communauté religieuse.

C'est dans ce contexte que s'inscrit l'œuvre des Petites Sœurs de la Sainte-Famille et qu'elle prend sa véritable dimension. Et lorsqu'on songe à distribuer les crédits de l'immense effort déployé pour mettre en place un système d'enseignement qui apparaissait de plus en plus indispensable au progrès de la société à cette époque, il ne faut pas passer sous silence cette tâche humble, mais vitale, qu'elles ont assumée.



Le nouvel édifice de 1881. Le Frère André y était portier.

Fondations de Mère Marie-Léonie

- 1874 Collège de Memramcook
- 1876 Collège Notre-Dame
- 1878 Collège de Saint-Césaire
- 1879 Collège de Farnham
- 1887 Collège de Sorel
- 1893 Collège de Van Buren, Me
- 1895 Collège et évêché de Sherbrooke
- 1896 Collège de Lévis
- 1898 Séminaire de Nicolet
- 1898 Collège de Saint-Laurent
- 1900 Séminaire et évêché de Valleyfield
- 1900 Maison oblate de Lowell, Mass., États-Unis
- 1901 Archevêché de Montréal
- 1901 Délégation apostolique d'Ottawa
- 1902 Université d'Ottawa
- 1902 Évêché de Rimouski
- 1903 Séminaire de Sainte-Thérèse
- 1903 Séminaire Saint-Patrice, Menlo Park, Calif.
- 1903 Noviciat des Oblats à Ville La Salle
- 1904 Collège de Rigaud
- 1904 Séminaire de Rimouski
- 1904 Monastère des Oblats, Cap-de-la-Madeleine
- 1904 Évêché de Pembroke
- 1904 Noviciat oblat de Tewksbury, Mass.
- 1905 Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière
- 1906 Évêché de Manchester
- 1906 Collège de Montréal
- 1906 Collège de Brookland
- 1906 Séminaire de Pleasant Hill
- 1906 Maison oblate de Ville-Marie
- 1908 Maison oblate de Saint-Pierre de Montréal
- 1909 Archevêché d'Ottawa
- 1909 Université de Niagara, N.Y.
- 1909 Collège de St. Dunstan, Charlottetown, Î.-P.-É.
- 1910 Séminaire de philosophie de Montréal
- 1911 Maison des Oblats de Hull
- 1911 Séminaire de Saint-Jean, Q.
- 1912 Oratoire Saint-Joseph

LES DÉBUTS À MEMRAMCOOK,

En 1874, Sœur Marie-Léonie se trouve à Lake Linden, Michigan. C'est là qu'elle apprend que le Père Sorin, supérieur général des Pères de Sainte-Croix, l'envoie à Memramcook, au Nouveau-Brunswick, prêter main-forte à son compatriote, le Père Camille Lefebvre. Le Père Sorin avait été son appui dans les épreuves morales et spirituelles qu'elle venait de vivre.

Le Père Lefebvre était venu à Memramcook en 1863, à la demande de l'évêque de Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, Mgr John Sweeney. En 1874, il demande et obtient des recrues pour les « soins de l'économie domestique et de

la bonne tenue du département culinaire» du collège Saint-Joseph: quatre novices qui ne parlent que l'anglais, c'est un « obstacle quasi infranchissable pour le recrutement », écrira-t-il immédiatement à son supérieur. Sans compter que lui-même ne parle que le français... Il demande donc qu'on envoie deux autres sœurs parlant le français.

Quelques semaines plus tard, le Père Sorin envoie une professe et sœur Marie-Léonie qui, à 34 ans, prend la direction des cinq religieuses. Le Père Lefebvre fait aussitôt part à son supérieur de sa satisfaction, mais aussi d'une difficulté qu'il prévoit: « Nous avons

ici un certain nombre de postulantes, toutes filles fort bien disposées et capables, mais une difficulté s'opposera à la persévérance de quelques-unes: c'est la perspective de se rendre à Notre-Dame (de l'Indiana), et dans une communauté où l'on ne parle pas le français. » À cette époque, le voyage de Memramcook à l'Indiana représentait trente heures de train. Déjà, le Père Lefebvre entrevoit la nécessité d'un noviciat au Canada.

L'Acadie n'était pas la seule à réclamer les services de religieuses pour la bonne marche d'un collège. Chaque nouveau collège fondé au Québec devait



Le berceau de l'Institut à Memramcook, Nouveau-Brunswick, en 1874.

EN ACADIE: 1874-1895

faire face au même problème. C'était le cas, par exemple, du Collège Notre-Dame à Montréal. Après une première démarche infructueuse, on charge Soeur Marie-Léonie d'aller demander l'autorisation de Mgr Fabre pour obtenir des recrues de l'Indiana. L'évêque de Montréal demande plutôt à la supérieure pourquoi elle ne fonderait pas elle-même une petite communauté pour le service des collèges. «L'idée est excellente, je la transmettrai au Père Lefebvre», se contenta de répondre soeur Marie-Léonie.

Il était peu probable que l'évêque de Saint-Jean, au Nouveau-

Brunswick, Mgr John Sweeney, accepte une congrégation nouvelle dans son diocèse. Le Père Lefebvre le sait. De son côté, Soeur Marie-Léonie se rend vite compte de l'irréalisme de la situation. Les dépenses occasionnées par le voyage des postulantes à Notre-Dame de l'Indiana devenaient un obstacle à l'entrée des jeunes Acadiennes dans la vie religieuse. Sans compter les différences de mentalité et la difficulté de faire cohabiter des novices américaines unilingues anglophones et des Acadiennes qui ne savaient pas un mot d'anglais.

En attendant une solution, on décide de fonder un Ouvroir pour y accueillir les jeunes Acadiennes à titre d'auxiliaires. Le 26 août 1877, quatorze Acadiennes endossent un habit uniforme, différent de celui de Sainte-Croix. L'événement avait été annoncé en chaire, le dimanche précédent, comme la première prise d'habit en Acadie française depuis la fondation de Port-Royal en 1605. En avril 1880, le chapitre général des Pères de Sainte-Croix accepte l'idée d'une nouvelle fondation. L'acte officiel sera rédigé et signé par le Père Lefebvre le 31 mai 1880.



Mère Marie-Léonie et un groupe de postulantes qui sont allées faire leur noviciat à Notre-Dame, en Indiana. De gauche à droite, en avant: Soeur Marie-de-la-Nativité (Henriette Bourgeois), soeur de Sainte-Croix, Mère Marie-Léonie, Agathe LeBlanc, nièce d'Osithe Gaudet, Soeur Sainte-Vitaline (Angèle Gaudet) et Soeur Sainte-Agathe (Marie Bourgeois), soeurs de Sainte-Croix. En arrière: Soeur Sainte-Anastasia (Hélène Léger), Soeur Sainte-Philomène (E. Bourgeois), soeurs de Sainte-Croix, Soeur Saint-Édouard (Marie-Anne Léger), soeur de la Sainte-Famille, Soeur Sainte-Hélène (Nathalie Léger), soeur de Sainte-Croix, Soeur Marie du Bon-Secours (Osithe Gaudet), soeur de la Sainte-Famille.

CAMILLE LEFEBVRE, C.S.C.

Ami de la famille Paradis

De tous les prêtres qui ont croisé la route de Mère Marie-Léonie, le Père Camille Lefebvre est celui dont l'influence a été la plus déterminante. Né le 14 février 1831 à Saint-Philippe, village voisin de l'Acadie, il était de neuf ans l'aîné d'Élodie. Il avait été hébergé à plusieurs reprises par madame Paradis et s'était lié d'amitié avec son fils aîné, Joseph-Édouard.

Pauvres tous les deux, les jeunes gens cherchaient les moyens de poursuivre leurs études. C'est cette intention qu'ils venaient confier à sainte Anne de Varennes en compagnie de madame Paradis. En faisant halte dans une auberge sur le chemin du retour,

ils apprennent qu'ils peuvent se présenter chez les Pères de Sainte-Croix à titre d'instituteurs-étudiants. Camille pourra réaliser sa vocation au sacerdoce dans la congrégation de Sainte-Croix et Joseph-Édouard fera carrière dans l'enseignement.

Quand Camille venait visiter sa vieille mère à Napierville, il ne manquait pas de s'arrêter chez les Paradis. De son séjour au couvent de Laprairie, Élodie avait rapporté de l'attrait pour la vie religieuse. Le tableau que Camille Lefebvre fera à l'adolescence de la vie des Marianites de Sainte-Croix sera assez séduisant pour qu'Élodie décide immédiatement de demander son admission au noviciat de Saint-Laurent.



Père Camille Lefebvre (1831-1895), c.s.c., fondateur du collège de Memramcook, N.-B.

aux besoins des collèges. La majorité des nouveaux collèges ou séminaires fondés à travers le pays connaîtront de grandes difficultés matérielles.

Si le rôle du Père Lefebvre a été déterminant dans la fondation de l'Institut des Petites Sœurs, il faut ajouter que l'intelligence et le sens pratique de Mère Marie-Léonie l'ont aussi été dans la survie des collèges. Si elle trouve auprès de lui le support spirituel et les conseils requis pour l'exercice d'une responsabilité à laquelle elle se sent mal préparée, elle pose aussi des gestes qui démontrent à quel point elle assume l'œuvre d'enseignement prise en charge par les prêtres.

Ses qualités de cœur lui inspireront par exemple de continuer de vivre dans une vieille maison et de donner plutôt l'argent qu'elle reçoit au Père Lefebvre pour son collège. Une dette qui ne sera jamais remboursée.

Le Père Lefebvre mourra subitement, dans la nuit du 27 au 28 janvier 1895. Le matin du 27, il avait célébré avec les Petites Sœurs, pour la première fois, la messe de la Sainte-Famille que l'Église venait d'inscrire au calendrier universel.

Associé à la Fondation

Ce n'est qu'en 1874, que le Père Lefebvre, supérieur du collège Saint-Joseph de Memramcook, en Acadie, retrouve sa compatriote. À l'âge de 34 ans, Sœur Marie-Léonie arrive à Memramcook comme supérieure de quelques novices, avec la mission de recruter des Acadiennes. Ce groupe sera l'embryon du futur Institut des Petites Sœurs de la Sainte-Famille.

À partir de 1876, le Père Lefebvre multiplie les démarches auprès du général des Pères de Sainte-Croix afin de faire approuver le projet d'une communauté placée sous le modèle de la Sainte

Famille de Jésus, Marie et Joseph. Un projet jugé indispensable.

Jusqu'à sa mort, le Père Lefebvre sera le protecteur et le défenseur indéfectible de la petite communauté, d'abord reconnue comme un ouvroir pour former des jeunes filles qui se destineraient à vivre sous une certaine règle en se dévouant au service des maisons d'enseignement des Pères de Sainte-Croix. C'est lui qui préside la prise d'habit des quatorze premières Acadiennes, le 26 août 1877. C'est lui aussi qui rédige l'acte officiel d'institution de la nouvelle communauté et qui le signe le 31 mai 1880.

cevoir les jeunes Acadiennes désireuses de se faire religieuses, se sont conjugués pour mettre en relief l'urgence de fonder sur place un institut qui répondrait

Partenaires

La situation matérielle précaire des collèges, le faible niveau d'instruction des Acadiens et l'absence de communauté religieuse francophone pouvant re-

MÈRE MARIE-LÉONIE et L'ACADIE

Lorsque le Père Sorin oriente Sœur Marie-Léonie vers Memramcook, celle-ci s'imagine qu'on l'envoie dans « la contrée la plus sauvage de l'univers »! Une impression qu'elle s'empressera de corriger dès son arrivée. Elle a tout à découvrir de cette région et de ces gens qu'elle aimera et qui s'attacheront profondément à elle. Au contact des postulantes qu'elle reçoit, elle constate l'abandon dans lequel se trouvent ces francophones menacés d'anglicisation par l'État et par l'Église. À cette époque, un évêque anglophone est à la tête du diocèse de Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, et il n'existe pas de communauté religieuse francophone pour accueillir celles qui aspirent à la vie religieuse.

Le Père Alfred Roy, successeur du Père Camille Lefebvre à Memramcook, a témoigné de la situation précaire des Acadiens à cette époque. Il a bien connu sœur Marie-Léonie. À son avis, l'un des plus grands mérites de la fondatrice et du Père Lefebvre, a été d'avoir contribué, par leur action, « à sauver la nationalité acadienne menacée et vouée à l'anglification » aussi bien par les Irlandais catholiques que par les protestants.

Les filles que Sœur Marie-Léonie recevait comme postulantes n'avaient jamais quitté les limites de leur village. Il n'était pas facile de former à la vie religieuse ces Acadiennes « aux manières parfois rustiques », comme le dira une contemporaine. Issues de familles nombreuses et pauvres, elles étaient souvent totalement illettrées. Pouvait-on obliger ces personnes qui, au surplus ignoraient l'anglais, à s'exiler vers un lointain noviciat anglophone?

De l'avis de certains contemporains, la nouveauté que représentait la communauté en voie de formation à Memramcook n'était peut-être pas de nature à inspirer confiance à Mgr Sweeney qui, pendant vingt ans, n'a jamais consenti à donner son approbation. Ces délais ont été considérés comme un refus voilé. Aux yeux de plusieurs, l'évêque de Saint-Jean a toujours refusé de donner l'approbation canonique au nouvel Institut parce qu'il ne voulait pas risquer d'en porter la charge financière.

« On comprendra, a témoigné le Père Alfred Roy, combien dans les circonstances pénibles où se trouvait la nationalité acadienne, ces Acadiens éprouvèrent de gratitude et de vénération pour Mère Marie-Léonie, qui ouvrait à



Père Alfred Roy, c.s.c., successeur du Père Lefebvre à Memramcook, N.-B.



Mère Marie-Léonie et Sœur Sainte-Agnès, vers 1880.

leurs filles les portes d'un cloître catholique et français.» La population acadienne prit vite l'habitude d'aller chercher auprès d'elle conseils et encouragements.

Simple dans son langage et dans sa manière d'agir, elle se montrait bienveillante envers tous, riches ou pauvres, savants ou ignorants. Elle n'hésitait pas à se rendre auprès des vieilles Indiennes pour les soigner dans leur tente. Les parents de ses sœurs étaient l'objet d'une attention toute spéciale. En 1901, Mère Marie-Léonie, de retour du Nouveau-Brunswick, écrit à une de ses filles pour lui raconter la fête qui a eu lieu dans sa famille lors de son passage: « Imaginez tous vos oncles et toutes vos tantes réunies pour la première fois depuis plus de trente ans, ils passèrent ensemble la plus agréable des soirées. » Lors des pèlerinages qu'elle ne manquait pas de faire à la chapelle de Sainte-Anne au village des Beaumont, Mère Marie-Léonie voyait à ce que l'événement devienne une fête à laquelle même les enfants participaient.

Les Acadiens considéraient Mère Marie-Léonie comme une conseillère et une sainte. Ils étaient tellement attachés à elle que la décision de déménager le noviciat et la maison-mère à Sherbrooke, a été considérée par certains comme une trahison et même une nouvelle déportation. Au sein même de la communauté, l'exode a provoqué une souffrance très vive.

Vingt-et-un ans en Acadie avaient tissé des liens difficiles à briser. Mère Marie-Léonie s'était imposée par sa bonté. Aussi, est-ce dans les pleurs que la séparation s'est faite. À commencer par la fondatrice. Elle écrit à Mgr LaRocque que pour la première fois elle avait été consciente de partir définitivement: «Je ne croyais pas mon cœur si attaché à Memramcook», lui avoue-t-elle. À son départ, les sœurs ont fait le trajet à pied et l'ont accompagnée au train. Des anciennes pleurent à chaudes larmes. Après son départ, dira l'une d'elles, «on la cherchait partout, on croyait la trouver encore partout...»



Mgr John Sweeney, évêque de Saint-Jean, N.-B.

Une femme d'avant-garde

C'est dans le contexte social, culturel et religieux du dix-neuvième siècle qu'il faut situer l'action de Mère Marie-Léonie comme femme et comme fondatrice.

Dans une société qui les confine aux travaux domestiques et aux œuvres charitables, les femmes se sont situées en fonction de service, dans la plupart de leurs engagements privés et publics. Cela est normal et c'est au sens le plus rigoureux du terme «être de son temps».

Mais là où certaines femmes se sont démarquées par rapport à leurs contemporaines et aux courants sociaux de l'époque c'est quand elles ont *organisé*, c'est-à-dire structuré, établi et gouverné, un service qu'elles jugeaient nécessaire à la société. Et mère Marie-Léonie est de la lignée des femmes qui inventent une organisation de service et en prennent charge.

Fonder une congrégation religieuse au dix-neuvième siècle,

c'est faire confiance à ses propres intuitions et croire que Dieu peut agir par soi; c'est donc en même temps une prise de conscience de soi, des ses aspirations, de ses possibilités;

c'est affirmer vigoureusement et de façon originale la place des femmes dans une Église masculine, et négocier au jour le jour les conditions de vie et de développement de l'œuvre à laquelle on croit;

c'est proposer aux autres un idéal de vie et de service, leur donner un lieu de travail utile, une existence sociale;

c'est prendre des responsabilités d'organisation, de direction, d'influence et, en conséquence, se donner des moyens concrets et efficaces de répondre aux multiples besoins du milieu;

c'est s'affirmer différente des groupes existants et oser faire du nouveau.

Fonder l'Institut des Petites Sœurs de la Sainte-Famille,

c'est tout cela.

C'est aussi donner un sens et des dimensions élargies au travail des filles toutes simples. Et cela dans une société qui, par sa mentalité, ses habitudes et son organisation, faisait de chaque femme une servante. Servir comme toute les autres, oui, mais dans une perspective nouvelle, liée au développement et au soutien d'une Église autochtone: participer à une œuvre plus vaste que celle du travail domestique quotidien.

SERVIR selon l'Ancien Testament

Le mot «servir» prend dans la Bible deux sens opposés, selon qu'il désigne la soumission de l'homme Dieu ou l'asservissement de l'homme par l'homme.

L'asservissement de l'homme par l'homme

La servitude est partout présente dans le monde antique... et même en Israël. La Loi accepte l'esclavage comme un usage établi, mais elle tente d'en atténuer la rigueur et témoigne d'un authentique sens de l'homme. C'est ainsi qu'un maître n'a pas le droit de maltraiter son esclave. S'il s'agit d'un esclave hébreu, la Loi exige qu'il soit libéré lors de l'année «sabbatique» ou tout au moins lors du Jubilé. Et la principale raison, c'est qu'il est un frère hébreu et qu'il doit bénéficier de la libération donnée par Dieu.

Si ton frère hébreu, homme ou femme, se vend à toi, il te servira six ans. La septième année tu le renverras libre, et tu ne le renverras pas les mains vides. (...)

Tu te souviendras que tu as été en servitude au pays d'Égypte et que Yahvé ton Dieu t'a racheté.

Dt 15, 12-15; Lv 25, 10.

Finalement, la Loi souhaite que l'esclave hébreu devienne un serviteur traité avec justice, une personne dont la liberté et le travail sont respectés.

Si ton frère tombe dans la gêne (...) et s'il se vend à toi, tu ne lui imposeras pas un travail d'esclave; il sera pour toi comme un salarié ou un hôte et travaillera avec toi jusqu'à l'année jubilaire. Alors, il te quittera, lui et ses enfants, (...) et rentrera dans la propriété de ses pères. Ils sont, en effet mes serviteurs eux que j'ai fait sortir du pays d'Égypte.

Lv 25, 39-42.

Enfin, l'Ancien Testament nous présente des exemples de serviteurs ou de servantes, traités comme des membres de la famille et appelés à être des héritiers et des intimes.

Abraham dit (à Yahvé): «Voici que tu ne m'as pas donné de descendance et qu'un des serviteurs de ma maison héritera de moi.

Gn 15, 3.

Cette évolution, qui distingue Israël de ses contemporains, s'inspire de l'expérience initiale vécue par le Peuple de Dieu: sa détresse au pays de servitude et sa libération merveilleuse par Dieu.

La soumission de l'homme à Dieu

Servir Dieu est un honneur pour le peuple avec qui Dieu a fait alliance. Mais Dieu ne peut souffrir de partage:

Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu le serviras lui seul»

Dt 6, 13 et Mt 4, 10.

Cette fidélité doit se manifester dans le culte et surtout dans la conduite quotidienne, par l'obéissance aux commandements.

L'obéissance est préférable au meilleur sacrifice.

Dt 5, 29.

C'est l'amour que je veux, non les sacrifices.

Os 6, 6.

SERVIR selon le Nouveau Testament

Le service de Jésus

Envoyé par son Père pour parfaire l'œuvre des serviteurs de Dieu dans l'Ancien Testament, le Fils bien-aimé vient servir. Servir le Père d'abord!

Ne savez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père?

Lc 2, 49.

Il faut que le monde sache que j'aime le Père et que j'agis comme le Père me l'a ordonné.

Jn 14, 30.

En servant Dieu, Jésus sauve les hommes, perdus par leur refus de servir. Il leur révèle comment Dieu veut être servi: en se mettant au service de leur prochain, comme Jésus, leur Seigneur.

Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie.

Mc 10, 45.

Je suis au milieu de vous comme celui qui sert.

Lc 22, 27.

Le service chrétien

Les serviteurs du Christ Jésus sont d'abord des serviteurs de la Parole, mais ils sont aussi des serviteurs de leurs frères.

Quant à nous, nous continuerons à assurer la prière et le service de la Parole.

Ac 6, 4.

Mais ils sont aussi serviteurs de leur prochain, sinon leur service de Dieu n'est que mensonge.

Si quelqu'un possède les biens de ce monde et voit son frère dans le besoin, et qu'il se ferme à toute compassion, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui?

Jn 3, 17.

Quant à ceux qui ont la charge de servir la communauté, à l'exemple des sept choisis par les Apôtres, ils doivent remplir ce service d'une façon digne de Dieu.

Les Douze dirent: «Ils ne convient pas que nous délaissions la Parole de Dieu pour le service des tables. Cherchez plutôt parmi vous, frères, sept hommes de bonne réputation, remplis d'Esprit et de sagesse, et nous les chargerons de cette fonction. Quant à nous, nous continuerons à assurer la prière et le service de la Parole.»

Ac 6, 2-4.

Par le baptême, tous les chrétiens sont désormais passés du service du péché et de la loi, qui était esclavage, au service de la justice et du Christ Jésus, qui est liberté.

Ils servent Dieu et leur prochain dans la nouveauté de l'Esprit.

«Ceux-là sont fils de Dieu qui sont conduits par l'Esprit de Dieu; vous n'avez pas reçu un esprit qui vous rende esclaves (...), mais un Esprit qui fait de vous des fils adoptifs...»

Rom 8, 14-15.

UN INSTITUT RECONNU Sherbrooke 1895

Mgr Paul LaRocque, évêque de Sherbrooke, était en quête de personnel domestique pour son séminaire fondé en 1875, lorsqu'il se rend au collège de Memramcook en juin 1895, quelques mois seulement après la mort subite du Père Lefebvre. En dépit de démarches répétées, Mère Marie-Léonie n'était pas encore parvenue à obtenir de l'évêque de Saint-Jean, N.-B., l'approbation de sa famille religieuse. Cette reconnaissance est essentielle pour assurer la stabilité d'une communauté, permettre son développement et son recrutement.

L'approbation

Mgr LaRocque accepte sans tarder de recevoir la maison-mère et le noviciat des Petites Sœurs dans son diocèse et promet à Mère Marie-Léonie de lui accorder l'approbation canonique tant espérée. Les choses vont bon train et dès le mois d'août, quatre Petites Sœurs arrivent à l'évêché de Sherbrooke. L'exode de la fondation acadienne à Sherbrooke, considéré comme un abandon à Memramcook, s'avérait essentiel à la permanence de la communauté. Le 5 octobre 1895, le personnel de la nouvelle

maison-mère des Petites Sœurs de la Sainte-Famille s'installe rue Peel, à proximité du séminaire Saint-Charles dont l'entretien sera en partie assuré par les Petites Sœurs.

Fidèle à sa promesse, Mgr LaRocque accorde l'approbation canonique, le 26 janvier 1896. La petite communauté devient alors un Institut reconnu par l'Église.

Une mission

À 56 ans, Mère Marie-Léonie recommence à vivre les misères d'une fondation, avec son dénuement et ses privations. Elle pour-



Résidence des Sœurs en 1895, au 10 de la rue Peel, à Sherbrooke.

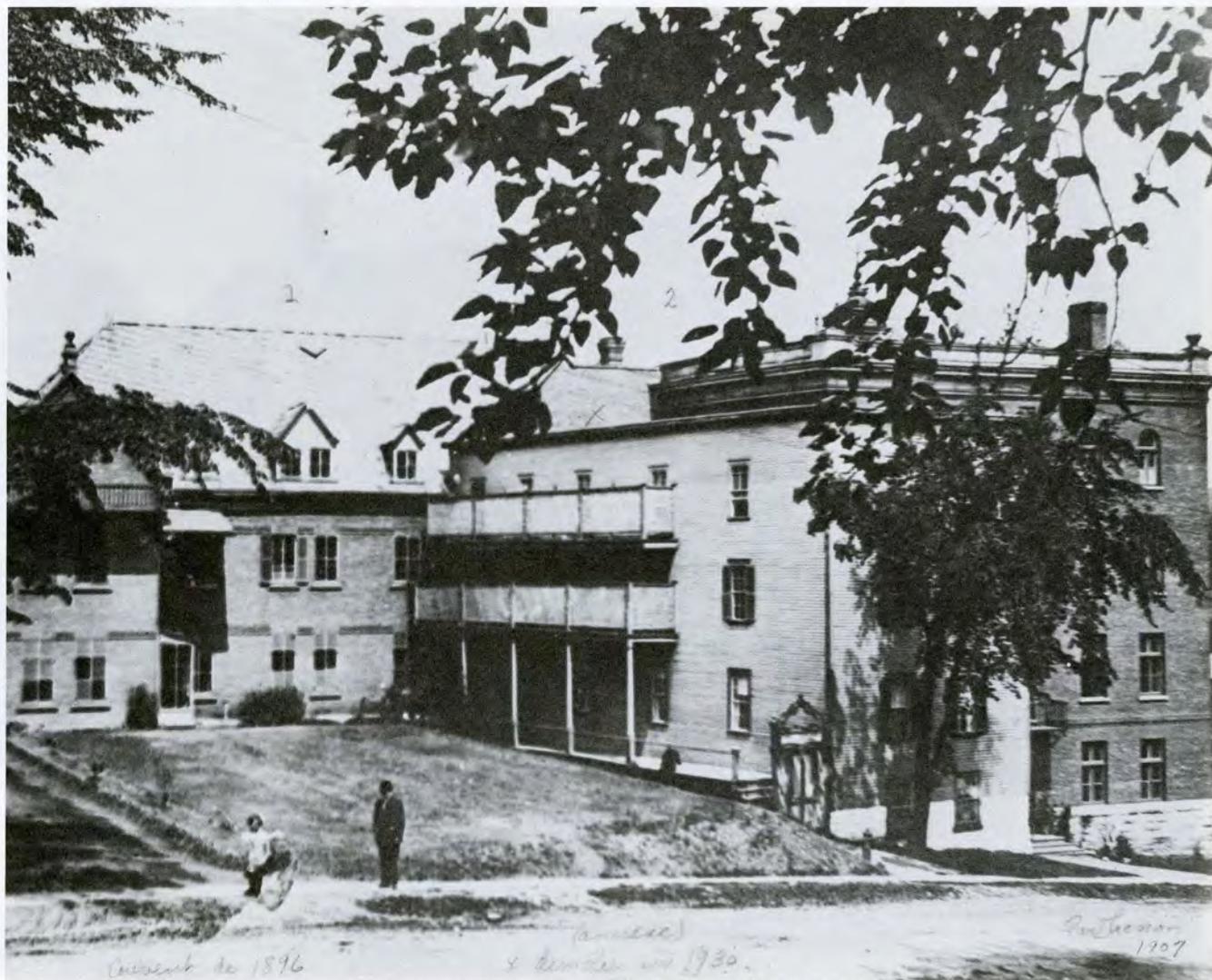
suit inlassablement son œuvre de formation auprès de ses Petites Filles, comme elle appelle ses sœurs, alors que les demandes d'aide affluent, du Québec et même des États-Unis. L'expérience de Memramcook l'incite à donner une règle de vie à son institut. Il est remarquable de constater l'emprise de cette femme sur ses sœurs. Mgr Georges Gauthier, évêque de Montréal, qui la considérait comme une sainte, dit un jour à ce sujet: «Il fallait que votre fondatrice fût une grande sainte et ses sœurs de vraies religieuses pour avoir vécu aussi longtemps et sans scandale avec des règles si peu élaborées.»

Un esprit

À chaque sœur chargée de diriger une maison, Mère Marie-Léonie demande de «veiller sur sa communauté pour que tout y respire la paix, l'accord et l'union fraternelle en Notre-Seigneur.» Soucieuse d'écouter chacune, de ne jamais désespérer de personne, elle sera d'une remarquable persévérance à aider la bonne volonté et à encourager les moindres efforts. Pas de rudesse, d'impatience ou de paroles choquantes, recommandet-elle aux supérieures.

Mère Marie-Léonie est souvent revenue auprès de ses filles pour

leur expliquer ce que devait être la dévotion à l'égard du prêtre. C'est un esprit éclairé par une vision de foi qu'elle voulait leur transmettre. Cette femme n'était pas dupe. Elle savait bien que les prêtres ne sont sans défauts. Ses sœurs sont bien placées pour en être les témoins. Mais Mère Marie-Léonie avait pris l'habitude de voir le Christ dans les prêtres et c'est lui qu'elle servait en définitive. C'est le même esprit de foi qui lui inspirera de payer les études d'étudiants pauvres qui, devenus prêtres par la suite, ont témoigné de l'esprit surnaturel de cette femme exceptionnelle.



Le couvent construit en 1896 à gauche; au centre, l'annexe démolie en 1930 et à droite, le Parthénon construit en 1907.

MGR PAUL LAROCQUE

Selon la mentalité de l'époque et la conception qu'on se faisait de l'autorité, l'évêque de Sherbrooke, Mgr Paul LaRocque, s'est considéré comme le père de la communauté qu'il venait d'accueillir dans son diocèse. Il a contribué activement à la formation religieuse des sœurs, leur a adressé des lettres circulaires et prêché des retraites. Il s'est même engagé à écrire la règle de la communauté, une tâche qu'il a cependant tardé à mettre à exécution.

«Sa main est toujours ouverte pour donner... Oh! oui, elle a un grand cœur!», dira Mgr LaRocque de Mère Marie-Léonie. Il la décrira un jour comme une femme «toute de cœur», la bonté personnifiée. Mais cette estime ne l'empêche pas d'avoir recours avec elle à des procédés que l'on considère aujourd'hui comme durs et inacceptables.

À Sherbrooke comme à Memramcook, Mère Marie-Léonie se considère coresponsable du projet des collèges diocésains qui se multiplient alors à travers le Québec. Elle fait cadeau de 1000\$ pour une aile neuve au séminaire de Sherbrooke. Ceux qui l'ont connue ont témoigné de sa conscience sociale: «Elle a voulu prendre le soin matériel des séminaires et collèges par pur dévouement et zèle apostolique, n'exigeant de ces maisons qu'un salaire très minime, voire dérisoire.» Elle était amenée à se contenter de salaires «insuffisants pour rémunérer sa communauté, proportionnellement au travail.» Dans les débuts, elle avait dû signer un contrat fort défavorable pour les sœurs.



+ Paul, Ev. de Sherbrooke

Mgr LaRocque était conscient de l'importance sociale du service fourni par ces femmes. En accueillant les Petites Sœurs dans son diocèse, il posait un geste exemplaire: les autres séminaires et collèges aux prises avec d'énormes difficultés concernant le service matériel de ces maisons allaient comprendre le message et recourir aux Petites Sœurs.

De 1896 jusqu'à sa mort, seize ans plus tard, Mère Marie-Léonie se soumettra à la direction de cet homme qui avait en quelque sorte rescapé son institut au moment

de la mort du Père Lefebvre. L'attachement de Mgr LaRocque aux Petites Sœurs s'est encore manifesté au moment de la mort de la fondatrice. Il passe une partie de la nuit à prier avec elles, envoie lui-même des télégrammes et prend en main une partie des démarches à faire pour les funérailles.

Après sa mort, Mgr LaRocque rendra à Mère Marie-Léonie le témoignage suivant: «Elle a passé toute sa vie à se donner, j'en ai été le témoin presque quotidien pendant dix-sept ans.»

LA VIE QUOTIDIENNE AVEC MÈRE MARIE-LÉONIE

La correspondance de Mère Marie-Léonie a ceci de particulier qu'elle prolonge la démarche éducatrice de la fondatrice auprès de ses filles. Nombreuses, écrites rapidement, au fil de la pensée, parfois non terminées, ces lettres nous font pénétrer au cœur même de ses préoccupations quotidiennes. Elles sont comme autant de portes entrouvertes, révélant des détails précieux sur l'organisation de la vie, les problèmes de santé, le menu des sœurs. Elles sont surtout la révélation spontanée du cœur de cette femme qui, en plus de nombreux déplacements pour visiter ses sœurs, a toujours été fidèle à les rejoindre par la plume entre deux visites...

Grâce aux lettres de Mère Marie-Léonie, il est possible de se faire une idée assez précise de la façon dont sa bonté s'exerçait à l'égard de ses sœurs et de l'esprit qu'elle a réussi à transmettre à sa communauté. On la trouve toujours préoccupée d'assurer le bonheur de ses chères filles.

Mère Marie-Léonie n'hésite jamais à se rendre sur place pour



Mère Marie-Léonie vers 1903. Elle porte encore l'habit des Sœurs de Sainte-Croix qu'elle quittera pour adopter celui de ses filles en 1904.

régler un problème d'organisation, conseiller l'une ou l'autre de ses filles, présider une retraite. Rien ne lui échappe, à commencer par la santé de ces femmes qui manqueront souvent du nécessaire, souffriront du froid, et ne mangeront pas toujours à leur faim. Elle manifestera une attention particulière pour les cuisinières à cause de leur travail pénible.

À Sherbrooke, au début, on recueille les restes des repas de l'évêché pour composer le menu du souper des sœurs. Résolument optimiste, Mère Marie-Léonie écrit en 1895: «Ne nous plaignons pas, avec du bon pain, de la bonne viande, des bonnes patates, du beurre assez bon, des galettes de sarrasin tous les soirs, nous vivons bien.» L'été, le potager fournit un menu plus varié. À l'été 1911, elle écrit: «Nous mangeons des tomates, des patates, des petites fèves en abondance, des petits pois, des cornichons. Nous espérons une belle récolte de navets, tomates, carottes, choux, blé d'Inde, etc.»

Mère Marie-Léonie invite ses sœurs à varier les menus, leur enseigne comment faire le thé et le café, recommande qu'on leur apprenne à bien faire rôtir le bœuf, à faire de bonnes soupes et quelques desserts.

La santé de ses sœurs est un sujet de constante préoccupation. Elle-même a presque toujours été malade. Elle a souffert d'une congestion des poumons, d'une tumeur à la gorge et à la poitrine, de bronchite, de maux de foie et d'estomac. Une sœur est-elle malade, elle demande qu'on lui donne des nouvelles «tous les deux jours». Le jour où elle se rend compte que l'eau est à l'origine des malaises des sœurs, elle y va de son ordonnance: «Maintenant, je pense que toutes ces maladies sont causées par l'eau qui est mauvaise. Veuillez donc mettre une cuillerée à soupe de crème de tartre dans un pot d'eau, et vous boirez de cette eau...»

«Elle me recommanda de ne pas lever pesant et de ne faire aucune imprudence qui pourrait nuire à ma santé, vu mon jeune âge: je n'avais que quatorze ans», dira une de ses sœurs. Quand la tâche s'avère trop lourde, ou quand les sœurs sont malades, Mère Marie-Léonie leur conseille d'engager des dames pour les aider au lavage et au réfectoire. Elle multiplie les conseils de prévention. Elle écrit à une sœur en 1890, de faire attention «à ne pas faire de folie, ni se mouiller les pieds sans changer de suite». En 1899, elle recommande à une



Mère Marie-Léonie et son assistante, Mère Marie de l'Assomption (Nathalie Léger), à Menlo Park, Californie, en février 1908. Émerveillée de trouver des fleurs en ce mois de l'hiver, la fondatrice a tenu à se faire photographier en mettant son bouquet en évidence.

supérieure de surveiller ses sœurs pour éviter qu'elles commettent des imprudences: «Par exemple, est-ce pardonnable pour une religieuse d'aller dans l'eau sans claques et bien souvent même avec de mauvais souliers ou des souliers de drap? On se ferait scrupule de perdre ou laisser perdre et, avec raison, la valeur de deux piastres, mais qu'est-ce qu'un deux piastres, un vingt-cinq, comparé à la santé qui est le plus beau trésor que l'on puisse offrir à une communauté...» Sa vigilance est de tous les instants. Elle remarque qu'une novice jouant le rôle d'une petite fille en haillons et pieds nus se tient sur le plancher: «Ma petite fille, lui dit-elle, ne restez pas pieds nus sur le plancher, mettez-vous sur le tapis!»

La fondatrice s'informe un jour auprès d'une sœur si elle a trouvé des lunettes pour ses yeux; elle conseille à une autre de se mettre «un emplâtre de gomme dans le dos» pour soulager la fatigue. En 1904, elle envoie «par express», avec cette note, des remèdes qui ont soulagé une autre sœur: «Vous trouverez avec la bouteille la direction; si cela vous fait du bien, vous me l'écrirez.»

Soucieuse de la santé physique des sœurs, elle s'enquiert aussi de leur bien-être psychique. Elle écrit à une supérieure: «Peut-être aussi que cette chère enfant s'ennuie ou se sent découragée.» Elle permet à ses sœurs d'aller visiter leurs familles tous les cinq ans. Une pratique qui n'était pas admise alors dans les autres communautés. «Elle s'intéressait beau-

coup aux parents des sœurs, comme si c'était sa propre famille», dira une de ses filles.

Mère Marie-Léonie ne cesse de revenir dans ses lettres sur son désir de voir ses filles heureuses et unies. Elle les aimait beaucoup; leur faire du bien semblait son unique préoccupation. Les caractères plus difficiles ne décourageaient pas sa bonté et elle invite souvent les supérieures et même les prêtres qui se plaignent de ces sœurs, à faire preuve de douceur et à leur éviter des désagréments.

La simplicité et l'humilité sont les qualités le plus souvent évoquées pour caractériser Mère Marie-Léonie. Il ne faut toutefois pas se faire d'illusion sur la réaction de plusieurs contemporains face à une œuvre aussi résolument modeste. On ne s'est pas gêné, dans certains milieux, y compris dans des communautés religieuses, pour se moquer de ces femmes que l'on qualifiait péjorativement de «servantes» et que l'on appelait des «sœurs à

torchons». Ce témoignage revient souvent dans la bouche des contemporaines de Mère Marie-Léonie. Quand on lui rapportait de telles paroles, la fondatrice répondait avec douceur: «Mes sœurs, soyons contentes de souffrir cette humiliation, et ne montrez jamais de mécontentement envers ces Sœurs.»

La fondatrice n'hésite pas à demander l'avis même des novices: «J'aime aussi avoir l'avis des novices; elles ont de bonnes idées elles aussi.» On n'a pas de mal à comprendre que ses sœurs lui aient dit un jour que si elle leur prêchait elle-même la retraite, elles la comprendraient mieux...

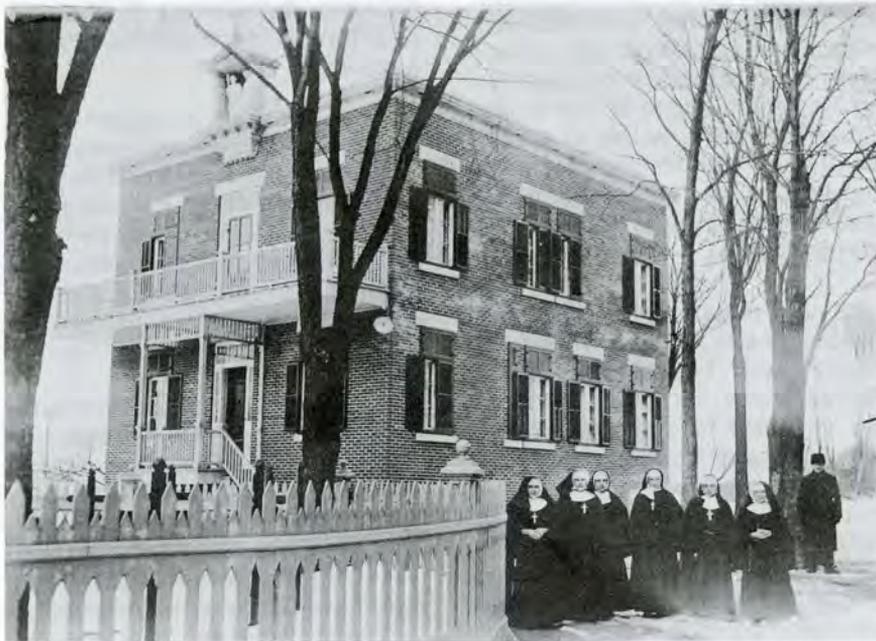
Son esprit de foi, sa confiance inébranlable en Dieu, sa dévotion à l'Euchariste, Mère Marie-Léonie n'a cessé de les transmettre à ses filles, comme la source et l'inspiration la plus profonde de leur vie. «Sa foi, a témoigné Sœur Léontine Béchar, lui inspirait de ces mots simples, profonds, pénétrants, qui se fixaient pour toujours dans les cœurs.»

Ses livres d'inspiration

Mère Marie-Léonie a surtout nourri sa vie spirituelle au contact assidu de l'évangile. Elle a aussi médité l'*Imitation de Jésus-Christ* et son passage chez les Marianites de Sainte-Croix lui a donné l'occasion de s'initier aux Exercices de saint Ignace et de connaître la spiritualité de saint François de Sales. Les livres de piété qui ont été à son usage traitent des conseils évangéliques, des vertus chrétiennes, de la vie religieuse, de la vie des saints et des exercices de piété. La plupart de ces ouvrages ont été écrits au dix-neuvième siècle.

La fondatrice des Petites Sœurs de la Sainte-Famille avait une profonde dévotion à l'Eucharistie et à la Sainte-Famille dont elle a voulu imiter le style de vie et les vertus.

- *Les Évangiles.*
- *Les Exercices de saint Ignace* — à l'usage des Marianites (1855).
- *Imitation de Jésus-Christ.*
- *Règles capitulaires de Sainte-Croix* (1873).
- *L'ange conducteur* (Jacques Goret, 1829).
- *Secret de la vie religieuse* (Lefort-Lille, 1843).
- *Le paradis sur terre* — Conseils évangéliques (Clermont-Ferrand, 1833).
- *Les actes des plus éminentes vertus d'un chrétien* (D. Servaes, 1755).
- *Exercices de piété pour tous les jours de l'année* (1723).
- *Vie des Saints* (Giry et Paul Gérin, 1862).
- *Directeur spirituel* — François de Sales (1634).
- *Pratique de l'Amour* — Alphonse de Liguoti (1836).
- *Trésor de patience* — méditations (Jamet, 1830).
- *Fleurs de mai* (1843).
- *Constitutions et règles des Petites Sœurs de la Sainte-Famille* (1885).



Les Sœurs desservant le noviciat oblat à Lachine devant leur résidence, en 1903.

Mère Marie-Léonie à ses sœurs

« Nous tâcherons que nos cœurs soient des lampes vivantes par la ferveur de nos prières ».

« Aux exercices de piété qui sont des moyens directs de sanctification, il faut ajouter le travail. Les sœurs ne perdront jamais de vue la Sainte-Famille travaillant sous le regard de Dieu à qui elle offrait ses occupations et ses fatigues. Nous ne sommes pas entrées en communauté pour rechercher nos aises, pour nous bien porter... mais pour nous sanctifier par le travail, pour nous dépenser. »

« Mes petites sœurs, aimez-vous les unes les autres, vous entraînant mutuellement et joyeusement; vous consultant, vous pardonnant, vous acceptant les unes les autres. Soyez pleines d'attentions, de délicatesses qui font oublier les peines de la vie et font goûter le bonheur et la joie dans le travail obscur. »

» Si vous désirez m'offrir un cadeau que j'estime plus que tout autre, à l'occasion du Nouvel An, un cadeau qui me cause le plus grand plaisir possible et qui ne coûte pas d'argent, c'est la promesse sincère de ne causer aucun sujet d'ennui à votre vieille Mère générale qui vous aime tant et qui est si heureuse quand elle apprend que toutes ses Petites Sœurs sont bonnes, charitables, les unes pour les autres. »

LETTRE DE 1909

J. M. S.
 Charlottetown 18 sept 1909
 Chère Sœur,
 Je pense bien que c'est une bonne intention qui vous fait agir à mon égard. Mais veuillez me permettre de vous dire franchement toute ma pensée; je ne suis pas une enfant et je sais fort bien

me reposer lorsque je me sens fatiguée.
 Vous sentez, ma chère, le ridicule de passer toute une journée à lire ou à écrire, parce que toute la communauté est embourbée dans l'ouvrage et du moment que je ne puis vous rendre aucun service; j'en vois aucune raison particulière de prolonger ici plus longtemps mon séjour. Aujourd'hui c'est

samedi, je ne puis partir; demain je ferai la visite régulière et je partirai lundi matin; n'étant que six sœurs, je puis facilement faire la visite dans une journée d'autant plus que les sœurs sont plus sages. Je suis, Ma bien chère dans l'occase de Jésus, Marie, Joseph et de toute dévotion
 Mère Marie Léonie
 Lundi 18 sept 1909

Une lettre de Mère Marie-Léonie en date du 18 septembre 1909, qui permet de constater que sa bonté ne l'empêchait pas d'être ferme.



Les Sœurs du Collège St. Dunstan, Île-du-Prince-Édouard, le 19 mars 1912, deux mois avant la mort de la fondatrice.

« TOUTE DE CŒUR »

Elle avait toujours les bras ouverts et le cœur sur la main, un bon et franc rire sur les lèvres, accueillant tout le monde comme c'eût été Dieu lui-même. Elle était toute de cœur.

Mgr Paul LaRocque

*Notre mission dans l'Église est d'aider le prêtre sur le plan temporel et spirituel, mais ce qu'Il nous demande comme un suprême témoignage, c'est de nous aimer entre nous et d'aimer tous les hommes, non d'un amour quelconque, mais de tout l'amour que Dieu leur porte. Il faut donc nous redire sans nous lasser que **notre œuvre principale c'est la charité.***

Mère Marie-Léonie

Les contemporains de Mère Marie-Léonie ont été frappés par une attitude constante chez elle: elle ne peut croiser une misère ou une faiblesse sans prendre l'initiative d'un geste de bonté ou d'une aide efficace. Elle pratique spontanément la directive évangélique: couper en deux son manteau, partager son repas...

Dès le début de sa vie religieuse, Mère Marie-Léonie se consacre aux orphelins francophones de New York; elle est si proche des problèmes et des besoins des enfants qu'ils lui témoignent une confiance inusitée.

Lorsque, dans la trentaine, elle arrive en Acadie, les aides-ménagères acadiennes du collège de Memramcook trouvent chez elle une compréhension et un réalisme rares. C'est pour ces jeunes filles et pour celles qui viendront plus tard, que Mère Marie-Léonie fonde l'Ouvroir Saint-Joseph, premier espoir pour elles, d'accéder à une famille religieuse, à un service significatif et à une formation, dans un milieu adapté à leurs besoins.

Ces jeunes femmes qui se sont vu refuser l'entrée des communautés enseignantes ou hospitalières établies dans les Maritimes, sont sans perspective d'avenir. Ce sont des humbles. Des personnes avec lesquelles on peut, comme le dit saint Paul aux Corinthiens, bâtir une Église: «Ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi... Car ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes.»

La lettre qu'elle écrit en 1899 au curé de Suncook, N.H., dit bien l'orientation de base de Mère Marie-Léonie:

Je suis heureuse de vous annoncer que votre chère petite fille en Jésus-Christ, Isola Lemaire, est charmante et digne de l'intérêt que vous daignez lui porter avec une si grande générosité de cœur.

Je vous remercie, mon Révérend Père, de l'argent que vous avez daigné m'adresser pour sa literie qui lui manquait. Bien d'autres nous arrivent, ayant à peine un change, et une seule paire de soulier aux pieds. Je dois vous dire, mon Révérend Père, que la communauté des Petites Sœurs de la Sainte-Famille a été fondée pour donner aux jeunes filles pauvres et sans instruction l'avantage de la vie religieuse, car la Communauté n'exige ni l'un ni l'autre; on donne ce qu'on peut. Je serais fort peinée de voir, faute de moyens, privée de la vie religieuse une jeune fille se sentant appelée à cette belle vocation, et qui a toutes les qualités requises pour faire une bonne religieuse, surtout cette aimable simplicité que Jésus se plaît à trouver dans le cœur de ses épouses bien-aimées.

Vous le dirais-je, mon Révérend Père, bon nombre de personnes instruites sont attirées vers notre humble petite communauté des Petites Sœurs de la Sainte-Famille, par cet entourage de simplicité qui frappe en entrant...

Le bon Dieu nous envoie ci et là de bons sujets, de ces natures fortes et douées d'un bon jugement, qui nous sont utiles pour l'administration des maisons, collèges ou séminaires où nos services sont réclamés et je ne serais pas surprise que celle que vous nous envoyez soit du nombre... Mon économe me charge de vous dire que si vous en avez beaucoup de cette trempe-là qu'elle vous regarderait comme l'un de nos bienfaiteurs, de nous les envoyer sans vous inquiéter nullement ni de trousseau ni de dot...»

Mère Marie-Léonie recommande l'humilité et le dévouement à ses petites sœurs, mais elle veillera à ce que jamais elles ne soient exploitées ou maltraitées. Elle-même s'intéresse jusque dans les détails concrets à leur santé, leur

alimentation, leur vêtement et leur logement.

Dans les séminaires et les collèges, elle recommande de prendre un soin particulier des prêtres et des étudiants pauvres. Les sœurs paieront, au besoin, les études des plus démunis, leur donneront des vêtements. À l'exemple de Mère Marie-Léonie, elles n'hésiteront pas à se priver du nécessaire pour cela.

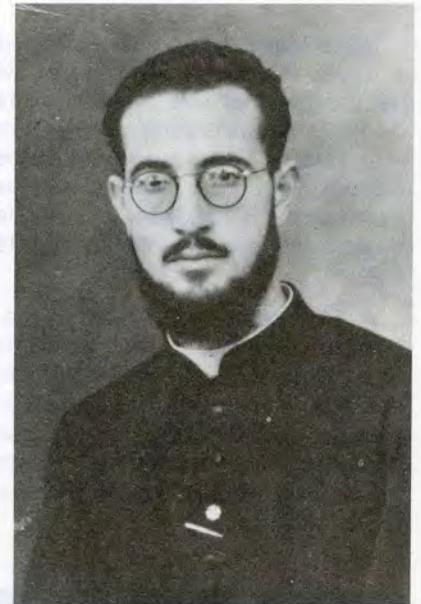
À Memramcook et à Sherbrooke, les malades ne cesseront de venir la voir pour lui demander de prier pour eux. Ils ne repartiront pas les mains vides. Mère Marie-Léonie trouve toujours quelque chose à donner: des vêtements, de l'argent, des médicaments, de la nourriture...

Rencontre-t-elle, au hasard de ses nombreux voyages, une famille pauvre, des immigrants, elle les prend en charge, les amène au couvent, les loge pour la nuit et leur procure les billets de train pour se rendre à destination. Elle ne les laisse partir qu'après leur avoir servi un bon repas et s'être assurée qu'ils étaient chaudement vêtus.

Lorsque les Clarisses et les Trappistines chassées de France viendront au pays, Mère Marie-Léonie les accueillera et fera confectionner des vêtements chauds pour ces moniales surprises par les rigueurs de nos hivers. Les Sœurs du Précieux-Sang recevront d'elle leur premier dîner. À l'occasion d'un déménagement, elle leur apportera les trois repas pendant une semaine et elle paiera elle-même les frais élevés de la réparation de leur fournaise. Mère Marie-Léonie accueille aussi pendant trois mois et demi les Clarisses venues s'établir à Valleyfield. Elle aide les Filles de la Charité du Sacré-Cœur qui fuient la France et elle envoie du secours pour les orphelins des Sœurs de la Charité.



Aïni Boudarène, femme kabyle instruite grâce à la générosité de Mère Marie-Léonie.



Georges Dahmar, premier prêtre kabyle.



La famille Dahmar.

TOUTE DE CŒUR (suite)

Mère Marie-Léonie n'hésite pas à payer les employés plus qu'ils ne méritent et elle tient compte de leurs besoins pour déterminer leur salaire. Alors que les Petites Sœurs sont peu payées par les séminaires, la fondatrice se révèle soucieuse de payer un juste salaire.

À Memramcook, Mère Marie-Léonie offre au collège presque tout l'argent qu'elle reçoit. Elle et ses sœurs vivent dans une maison vétuste; afin d'économiser le plus possible, elles tissent elles-mêmes leurs sous-vêtements, leurs bas, leurs tabliers.

Au séminaire de Sherbrooke, le Conseil de l'Institut a voté un don de 1 000 \$, à répartir sur cinq ans tant les ressources sont minimes, pour la construction d'une nouvelle aile de cette institution.

Jusqu'en Kabylie

Les Sœurs Blanches d'Afrique qui, en juin 1909, ont frappé à la porte de la Maison-Mère des Petites Sœurs de la Sainte-Famille à Sherbrooke ont profité, elles aussi, du grand cœur de Mère Marie-Léonie. Celle-ci a offert vingt dollars pour l'adoption d'une petite fille kabyle. La somme a

été consacrée à l'éducation d'Aïni Bouradène. En 1910, celle-ci écrivait à sa marraine, Mère Marie-Léonie, pour la remercier et lui annoncer son prochain baptême. Après avoir été baptisée sous le nom de Marie-Léonie le 6 janvier 1911, elle a épousé, le 17 août suivant, un jeune chrétien nommé Jean-Marie Dahmar. Un de ses fils, Georges, est devenu le premier prêtre kabyle. Il a été ordonné prêtre le 24 juin 1947, dans la cathédrale d'Alger.



Les jubilaires de 1968 avec Mgr Percival Caza; dix-huit de ces religieuses ont connu Mère Marie-Léonie.

ELLES ONT CONNU MÈRE MARIE-LÉONIE...

Handwritten signature in orange ink.



Graziella Lalande, c.s.c.

docteur ès-lettres
assistante générale

Quand on évoque Mère Marie-Léonie, on pense d'abord avec raison, à sa vocation particulière dans l'Église d'ici: fonder une congrégation vouée au service des séminaires et des collèges. Mais il y a chez Mère Marie-Léonie, en arrière-plan de sa figure et de son œuvre familières, des couleurs inattendues, des accents spirituels et apostoliques originaux. Parmi ces accents, soulignons sa manière bien à elle de se situer par rapport à l'éducation chrétienne, et la manière qui fut la sienne d'y collaborer.

Première carrière d'éducatrice

Entrée chez les Marianites de Sainte-Croix, Mère Marie-Léonie y reçoit une formation qui la prépare à devenir éducatrice et enseignante religieuse. Car si, à cette époque, les Sœurs de Sainte-Croix en France et aux États-Unis secondent les religieux de Sainte-Croix en assumant les services domestiques dans les maisons d'enseignement qu'ils dirigent, c'est cependant à titre d'enseignantes qu'elles sont venues à Montréal, à la demande expresse de Monseigneur Bourget.

La jeune Élodie Paradis, qui avait reçu, chez elle puis au pensionnat de la Congrégation de Notre-Dame, une bonne préparation de base, est donc appelée à suivre, au cours de son noviciat, le programme de formation prévu pour les aspirantes que la Congrégation destine à l'enseignement. Elle est initiée, avec ses

compagnes, aux principes de la *Pédagogie chrétienne* écrite par le Père Moreau, fondateur de Sainte-Croix, à l'intention des éducateurs et des éducatrices de sa Congrégation. Elle apprend, dans les Règles de l'Institut, celles qui concernent plus particulièrement l'exercice de la mission d'enseignante religieuse.

Au jour de sa prise d'habit — elle avait seize ans — au célébrant qui, selon le rituel en usage à l'époque dans la Congrégation, lui demandait:

Ma fille avez-vous du zèle pour l'instruction de la jeunesse, et êtes-vous franchement disposée à y consacrer votre vie, en vous conformant aux Règles de la Société:

Elle avait répondu:

Oui, mon Révérend Père, je me sens du zèle pour l'instruction de la jeunesse et je m'y consacrerai volontiers (...) sans me proposer autre chose que la gloire de Dieu, le salut des enfants et ma propre sanctification.

Et commence la carrière d'enseignante religieuse de Mère Marie-Léonie: une carrière qui devait durer dix-sept ans. Elle enseigne d'abord dans les pensionnats de la région montréalaise: Ste-Scholastique, Varennes, St-Martin de Laval et Saint-Laurent.

En 1870, Sœur Marie-Léonie obtient d'être rattachée aux Sœurs de Sainte-Croix de Notre-Dame, Indiana. L'impératif majeur qui

l'a guidée dans cette démarche semble bien être le désir qu'elle a toujours eu de collaborer à la mission des Pères et des Frères de Sainte-Croix, en assurant les services domestiques dans les institutions qu'ils dirigent. Ceci, conformément au projet initial du fondateur, le Père Moreau. En se joignant à la branche américaine des Sœurs de Sainte-Croix, Sœur Marie-Léonie espérait mieux répondre à son appel personnel: aider les prêtres, faciliter leur ministère dans les maisons d'éducation.

**Au service
des maisons d'éducation**

En 1874, Sœur Marie-Léonie partira pour l'Acadie et son destin providentiel. Elle est nommée au Collège Saint-Joseph de Memramcook, au Nouveau-Brunswick. C'est alors un pensionnat pour jeunes garçons, dirigé par les pères de Sainte-Croix et qui offre à la population catholique acadienne la possibilité d'études sérieuses. Sœur Marie-Léonie sera supérieure du petit groupe de religieuses venues d'Indiana pour le service des religieux et des élèves.

Quel est le statut des sœurs dans l'institution? Elles sont là pour assurer aux élèves une meilleure qualité de vie; à cet effet, elles assument l'infirmerie, la cuisine, la lingerie, la bonne tenue des locaux. Elles partagent l'œuvre des Pères, non comme des employées, mais comme «des

UNE ÉDUCATRICE

membres de la famille», travaillant gratuitement, partageant la pauvreté, les difficultés de tous ordres, mais aussi les joies, les espérances des éducateurs. Il semble bien qu'en ces années, Sœur Marie-Léonie ait adhéré de tout son cœur à la vision du fondateur de Sainte-Croix, écrivant dans la Règle des sœurs, en 1847 :

Qu'elles (les sœurs) bénissent le Seigneur de ce qu'en devenant les auxiliaires et les coopératrices des Prêtres de Sainte-Croix, elles participent d'une manière spéciale aux grâces et aux travaux de leur ministère, ainsi qu'au mérite de leur apostolat, par cette espèce de sacerdoce qu'elles exercent elles-mêmes auprès de l'enfance et de la jeunesse chrétiennes.

C'est dans le même esprit que Mère Marie-Léonie acceptera plus tard du service dans nombre de collèges ou petits séminaires.

Au service des Petites Sœurs

Ce service de l'éducation devait bientôt prendre pour Sœur Marie-Léonie une forme et une extension particulières, alors qu'elle est amenée à ouvrir l'«Ouvroir Saint-Joseph». Le but en est exprimé ainsi dans les Chroniques des Pères de Sainte-Croix :

... un ouvroir où seraient formées sous la direction des Sœurs de Sainte-Croix, des jeunes filles qui se destineraient à vivre sous une certaine règle, en se dévouant au service de nos missions de la Province.

Cet Ouvroir sera le début de l'Institut des Petites Sœurs de la Sainte-Famille. Mère Marie-Léonie lui consacre tout son cœur et toute son expérience de religieuse éducatrice. Elle parfait autant qu'elle peut, et avec les humbles moyens dont elle dispose, la formation humaine des aspirantes; elle amorce leur formation religieuse, leur donne leur premier règlement de vie. Se fiant à ses intuitions les plus profondes, elle modèle en quelque sorte la physionomie qui deviendra celle des Petites Sœurs.

Bien avant que le mot ne devienne à la mode, Mère Marie-Léonie croit en la «formation continue» des Petites Sœurs. Chaque visite, chaque lettre contribuent à améliorer la qualité humaine, spirituelle et professionnelle de ses Sœurs. D'ailleurs, elle retardera ou refusera des fondations plutôt que d'y envoyer des Sœurs insuffisamment formées.

En service pour la formation des prêtres

Fondées depuis près de vingt ans déjà et toujours sans existence reconnue dans l'Église diocésaine, les Petites Sœurs acceptent en 1895 de transférer au diocèse de Sherbrooke leur Maison-Mère et leur Noviciat.

C'est à un service ecclésial à la fois plus vaste et plus nettement déterminé que les Petites Sœurs sont désormais appelées: celui des séminaires et des évêchés.



Dernière photo de Mère Marie-Léonie; depuis 1904, elle portait le costume des Petites Sœurs de la Sainte-Famille.

Mais, pour une bonne part, leur service se rapportera encore à l'éducation. Ainsi le voudra Mère Marie-Léonie. En acceptant le type d'œuvre que leur propose l'évêque, son intention est d'assurer le climat d'ordre et de paix nécessaire, tant au ministère sacerdotal qu'au progrès des maisons de formation d'où viendront les futurs prêtres. Pensez, dit-elle à ses Sœurs, «à la faveur que Dieu daigne vous accorder en vous faisant coopérer à la belle Œuvre d'éducation...»

TOUJOURS VIVANTE

La femme intrépide qui a réussi, dans la pauvreté la plus complète, à mettre sur pied et à rendre efficace une œuvre qui comptait quarante maisons à sa mort, restera sur la brèche jusqu'au dernier quart d'heure de sa vie.

Mère Marie-Léonie a parcouru inlassablement les routes du Canada et même des États-Unis, en dépit d'une santé précaire. Terrassée par une bronchite aiguë en 1894, elle souffrira jusqu'à sa mort d'affection à la gorge et de malaises au foie. «Nous nous reposerons au ciel», avait-elle coutume de dire à celles qui l'invitaient à prendre du repos.

Le 19 mars 1912, elle installe quatre de ses Sœurs pour prêter

main-forte aux Pères de Sainte-Croix qui desservent le pèlerinage à l'Oratoire Saint-Joseph. Ce sera sa dernière fondation. Mais avant de rentrer à Sherbrooke, elle visite ses Sœurs de Montréal, de Valleyfield, du juniorat et de l'Université d'Ottawa. En avril, elle se retire dans la solitude durant trois jours avec deux proches collaboratrices. Ce sera sa dernière retraite.

Le vendredi, 3 mai 1912, Mère Marie-Léonie entreprend ses tâches habituelles: messe, déjeuner avec la communauté, réunion du Conseil pour délibérer sur deux fondations en perspective. Avec sa secrétaire, elle termine durant l'après-midi la correction du livre des Règles et fait remettre le texte

à l'imprimerie. Elle se rend ensuite à la chapelle pour une heure de prière et la récitation du chapelet. De la chapelle, elle se rend à l'infirmierie visiter les sœurs malades. Elle dit à l'une d'elle «Au revoir au ciel!»

De nouveau avec ses Sœurs pour le souper, la fondatrice remonte ensuite à sa chambre en compagnie de ses deux secrétaires qui remarquent une lassitude inhabituelle et s'en alarment. «Je vais me mettre au lit tout de suite, car je m'endors». Sitôt couchée, elle pâlit et on fait venir le médecin et le prêtre. Mère Marie-Léonie s'est éteinte pendant que le prêtre faisait ses dernières onctions. Elle avait soixante-deux ans.



La chambre où Mère Marie-Léonie est décédée le 3 mai 1912.



Le tombeau de Mère Marie-Léonie, à la Maison-Mère de Sherbrooke.

La réputation de sainteté de la fondatrice allait connaître un nouvel essor après sa mort. Une foue immense assista à ses funérailles, composée des plus humbles et des plus grands. Les témoignages se sont multipliés. «Il était impossible de l'avoir entretenue durant quelques instants, sans avoir pressenti la beauté de son âme, toute recueillie en Dieu, sans cesse unie à Lui présent au-dedans d'Elle-même», écrit le père Lejeune, o.m.i., qui a été son conseiller durant plusieurs années. Un ancien élève du collège de Memramcook, devenu sénateur à Ottawa, l'honorable Pascal Poirier témoigne en 1927: «Je sais le bien qu'elle a fait en Acadie, au Canada et ailleurs, et son souvenir m'est bien cher. Comme le bon Père Lefebvre, c'était une prédestinée et celui-ci et celle-là sont des Saints.»

Pour eux et pour tant d'autres, elle est toujours vivante.



Une scène du musée du Centre Marie-Léonie Paradis, à Sherbrooke.

ENTREVUE AVEC LA SUPÉRIEURE GÉNÉRALE DE L'INSTITUT

La béatification de Mère Marie-Léonie attire l'attention sur la forme de service et le style de vie des femmes qui ont choisi de vivre de son esprit. La supérieure générale, Mère Bernadette Quévillon, commente l'impact de cet événement exceptionnel et rappelle l'histoire récente de l'Institut qu'elle dirige.

Que représente pour vos Sœurs la béatification de Mère Marie-Léonie?

Évidemment, une joie presque indéfinissable! D'autant plus que la plupart des Sœurs pourront participer à la béatification puisque, par un rare privilège, elle a lieu à Montréal.

La béatification de notre Fondatrice nous incite à toujours plus de fidélité à sa mission essentielle: libérer le prêtre pour lui permettre de se consacrer totalement à son ministère sacerdotal. C'est la seule œuvre à laquelle Mère Marie-Léonie a voulu consacrer l'Institut; nous n'en avons pas dévié. Les Sœurs ont beaucoup reçu de Mère Marie-Léonie et elles sentent que cette fidélité est un dû. Dans les pays de mission, toutefois, quelques Sœurs préparent les enfants à la première communion et s'occupent aussi du service liturgique.

La visite du Pape au Canada a-t-elle hâté la béatification de Mère Marie-Léonie?

Il est vrai que la cause de Mère Marie-Léonie a cheminé très

rapidement. Elle a d'abord été introduite en 1950, sur les instances de la supérieure générale d'alors, Mère Sainte-Adèle, qui a obtenu de Mgr Desranleau, alors évêque de Sherbrooke, l'ouverture du procès diocésain.

Par la suite, Mère Saint-Paul-de-Rome a relancé la cause avec une énergie nouvelle. C'est ainsi qu'en janvier 1981, une fois terminé l'examen des écrits et de la vie de Mère Marie-Léonie, Rome la déclarait «vénérable» et reconnaissait qu'elle avait pratiqué les grandes vertus chrétiennes de manière héroïque.

Deux ans seulement ont suffi pour que Rome reconnaisse l'authenticité du miracle attestant la sainteté de Mère Marie-Léonie et la proclame bienheureuse.

Au fond, la cause de Mère Marie-Léonie a progressé par ses propres mérites! Je ne crois pas que la visite du Pape ait pu accélérer son cheminement.

Après Mère Marie-Léonie, quelles ont été les figures marquantes de votre Institut?

En nous en tenant aux vingt-cinq dernières années, j'aimerais signaler Mère Juliette Côté qui, en 1962, ouvrait la première mission de l'Institut dans le tiers-mode. Depuis, la fondation du Honduras a beaucoup prospéré; elle compte aujourd'hui 23 Sœurs, dont 19 professes honduriennes, réparties dans cinq maisons. Le noviciat comprend actuellement huit novices et neuf postulantes.



Mère Bernadette Quévillon, supérieure générale.

Cette Supérieure générale a aussi présidé le chapitre spécial de 1967-1968 qui amorçait le renouveau demandé par Vatican II. A cette occasion, le costume des religieuses a été modifié et l'étude plus poussée de la spiritualité de Mère Marie-Léonie a été entreprise dans tout l'Institut.

C'est Mère Sainte-Dorothée qui a mené à bien la construction de la grande maison de famille qu'est la maison-mère où se retrouvent le généralat, l'infirmerie, le noviciat et plusieurs autres services communs de l'Institut.

POINT DE VUE:

MARIE-LÉONIE AUJOURD'HUI

Guy-M. Bertrand, c.s.c.

théologien

Enfin, Mère Juliette Saint-Pierre a présidé les fêtes du centenaire de la fondation de l'Institut en 1980. L'année suivante, elle annonce à la communauté le décret reconnaissant l'héroïcité des vertus de notre fondatrice. La même année, le chapitre général révisé les constitutions qui seront soumises à Rome et approuvées, le 26 décembre 1982, en la fête de la Sainte Famille.

Comment envisagez-vous l'avenir de l'Institut?

L'Institut met un fort accent sur la contemplation et le service, sur l'entraide et sur la joie. Les jeunes sont avides de cela et plusieurs jeunes filles s'intéressent à notre vie et à notre œuvre.

Au Québec et aux États-Unis, celles qui demandent leur admission chez nous ont terminé le cours secondaire; ce sont des jeunes filles pratiques, la plupart dans la vingtaine. Au Honduras, on compte chaque année des entrées. L'Institut est donc assuré d'une relève, moins nombreuse sans doute, ce qui nous a obligées à fermer des maisons. Par ailleurs, les instruments de travail des Sœurs se sont modernisés, leurs logements sont plus adéquats et leur rémunération, si elle est modeste, est toutefois régulière. Nous pouvons donc, au lendemain de la béatification de Mère Marie-Léonie, entrevoir l'avenir avec espoir.

Il faut admettre que l'idée de placer la béatification de Mère Marie-Léonie au centre de la démonstration papale du Parc Jarry avait tout ce qu'il faut pour provoquer les réactions des féministes, modérés ou immodérés. Derrière la figure de cette femme qui a répondu à des besoins de son temps avec les moyens de son temps, se profile toute cette phalange de religieuses dévouées et pieuses, effacées et soumises, qui ont consacré leurs vies depuis un siècle au service des hommes d'Église.

Leur spiritualité, leur règlement de vie, leur costume, leur habitat et leurs occupations ne sont pas à la mode, de nos jours; ils suggèrent une image contestable dans l'optique féministe.

Ce célibat féminin, se poursuivant de façon effacée à l'ombre du célibat masculin, peut prêter flanc à bien des critiques, parfois acerbes. D'où l'embarras de maints personnages d'Église, clercs ou laïques, quand il s'agit de célébrer les mérites de Mère Marie-Léonie et de ses filles, et d'où les réactions critiques de maints collaborateurs ou lecteurs de nos journaux et revues, en marge de «l'événement» du Parc Jarry. Il n'est décidément pas dans la vague de l'idéologie actuelle.

Et pourtant, Mère Marie-Léonie était une femme de grande valeur, pleine d'initiative et de bon sens, pénétrée d'esprit chrétien aussi, qui avait eu le mérite de comprendre l'une des urgences ecclésiastiques de son temps: aider les

prêtres et les institutions religieuses qui dépendaient d'eux. Et il faut bien admettre que cette aide précieuse, irremplaçable, de l'Institut qu'elle a fondée, a tout simplement permis le développement de tant d'œuvres sans lesquelles l'Église du siècle dernier n'aurait pu accomplir toute sa mission spirituelle et temporelle. Ces religieuses, avec d'autres instituts du même genre se retrouvent au service des prêtres et de l'Église, en tant d'endroits de notre pays et du monde, de Sherbrooke à Moncton, de Montréal à Washington, de Rome à Tegucigalpa, au Honduras.

Leur spiritualité et leur mentalité devront continuer à évoluer. Le rôle de la femme, si important et si élevé dans l'Église spirituelle, se rétablira aussi, espérons-le, dans l'Église-institution, dans l'Église locale, où la femme accède maintenant davantage aux responsabilités liturgiques et pastorales, et où sa participation active à l'évangélisation et à l'administration sera de plus en plus requise.

Il reste tout de même qu'un grand nombre de femmes auront trouvé dans l'humble vocation des Petites Sœurs de la Sainte-Famille une occasion de se réaliser elles-mêmes dans des conditions valables pour leur temps, comme le montre bien le film *Les servantes du bon Dieu* qui a pris leur Institut pour sujet. Et qui sait, l'abandon d'une forme aussi modeste de dévouement est-il si inéluctable. alors que bien d'autres besognes plus prosaïques et finalement abrutissantes accaparent tant d'hommes et de femmes de nos jours?

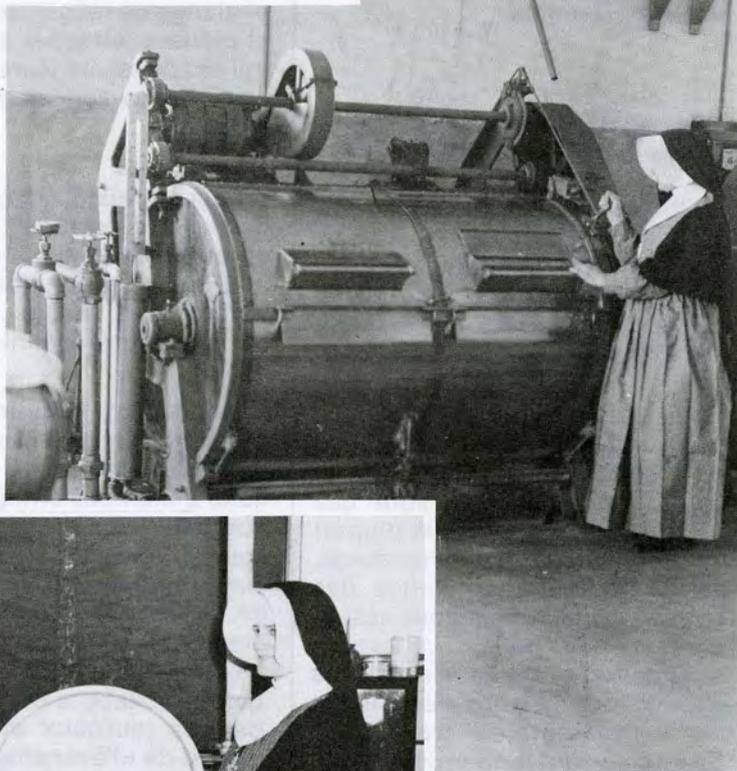
TÂCHES D'HIER...



La cordonnerie.



La salle de couture.



La buanderie.



La cuisine.

... TÂCHES D'AUJOURD'HUI



Communications électroniques.



À la réception.



La cuisine.

Le lavoir à vaisselle.



Typographie et imprimerie.





FONDATION AU HONDURAS



Table des matières

Message de l'archevêque de Sherbrooke	3
Présentation	4
ÉLODIE PARADIS	
Jeunesse: 1840-1854	5
Point de vue: Être femme au 19 ^e siècle.....	10
Vocation religieuse à Sainte-Croix: 1854	14
FONDATION	
Marie-Léonie et le sacerdoce	16
Point de vue:	
État de l'éducation au 19 ^e siècle	18
Les débuts à Memramcook, en Acadie:	
1874-1895	20
Camille Lefebvre, c.s.c.	22
Marie-Léonie et l'Acadie	23
MISSION	
Servir selon l'Ancien Testament	25
Servir selon le Nouveau Testament	26
Un Institut reconnu: Sherbrooke 1896	27
Mgr Paul LaRocque	29
La vie quotidienne avec Marie-Léonie	30
« Toute de cœur »	34
Point de vue:	
Une éducatrice	38
Toujours vivante.....	40
Entrevue avec la Supérieure générale.....	42
Point de vue:	
Marie-Léonie aujourd'hui.....	43
Tâches d'hier... .. Tâches d'aujourd'hui	44



Postulantes et novices de Sherbrooke.



Postulantes du Honduras.

Depuis la fondation, 1 606 femmes ont été admises dans l'Institut des Petites Sœurs de la Sainte-Famille. Les 735 religieuses actuelles œuvrent dans 69 maisons. Elles sont 607 au Canada, 80 aux États-Unis, 23 au Honduras et 10 en Italie. On compte sept novices et huit postulantes dans les noviciats de Sherbrooke et du Honduras.



L'actuelle Maison-Mère des Petites Sœurs de la Sainte-Famille, à Sherbrooke.